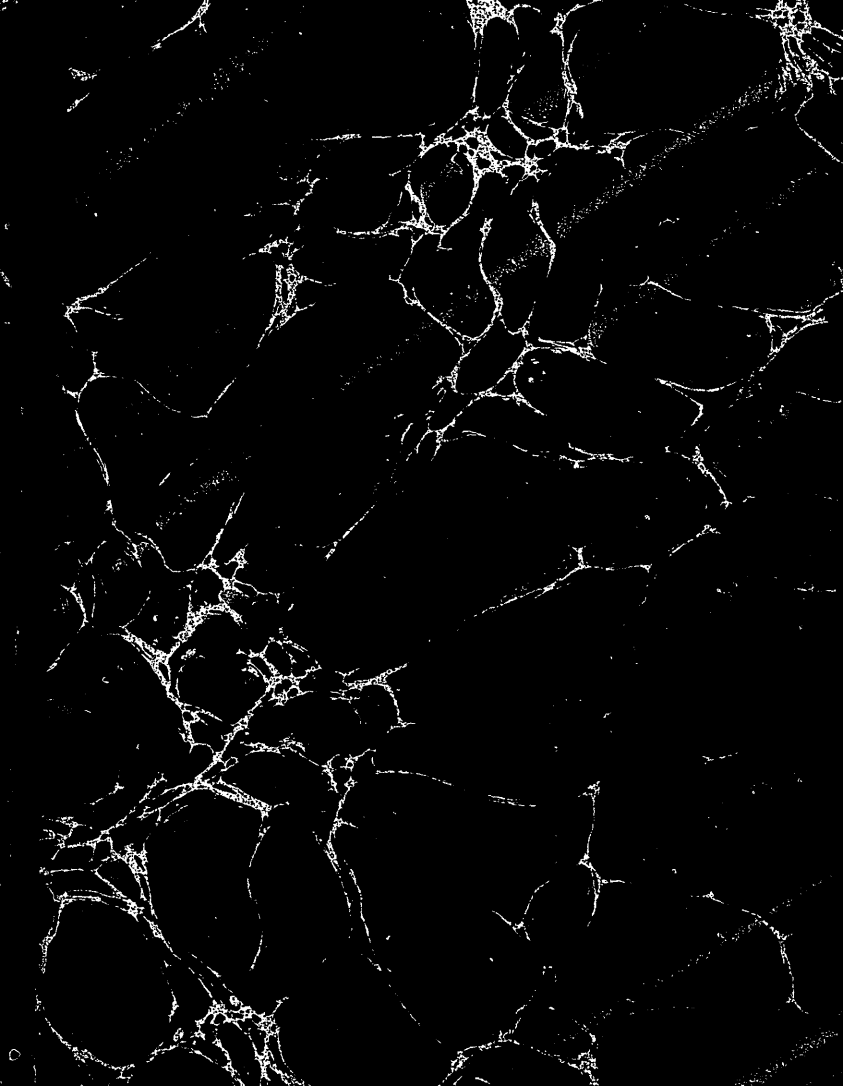


Div

The University of Chicago
Libraries







LA LÉGENDE
DES
TROIS COMPAGNONS

Vie de Saint François d'Assise

par
frère Léon
frère Ange
frère Rufin

TRADUITE DU LATIN
PAR
L'ABBÉ LOUIS PICHARD
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE



L'ARTISAN DU LIVRE

2, RUE DE FLEURUS, 2

PARIS

—
MCMXXVI

3^e édition.

LA LÉGENDE
DES
TROIS COMPAGNONS

DU MÊME AUTEUR :

TIBULLE et les auteurs du *Corpus Tibullianum*, édition critique, contenant un exposé de la méthode de critique verbale de Louis Havet, Paris, Champion, 1924, in-8, pp. xlv-182, fasc. 241 de la Bibliothèque des Hautes Études.

(Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.)

M. Pichard a publié les œuvres posthumes de son maître M. l'abbé Paul Lejay, membre de l'Institut, professeur à l'Institut catholique de Paris, dans la bibliothèque de la Revue des Cours et Conférences :

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE, des origines à *Plaute*, par PAUL LEJAY, Paris, Boivin, 1923, in-16, pp. xn-250.

PLAUTE, par PAUL LEJAY, Paris, Boivin, 1925, in-16, pp. vi-250.

LA LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS

Vie de Saint François d'Assise

par

frère Léon

frère Ange

frère Rufin

TRADUITE DU LATIN

PAR

L'ABBÉ LOUIS PICHARD

PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE



L'ARTISAN DU LIVRE

2, RUE DE FLEURUS, 2

PARIS

—
MCMXXVI

THE
BIBLIOTHEQUE
NATIONALE
DE FRANCE
PARIS

YBX 4700

.F66

1926

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright 1926, by Choureau et C^{ie}.

A MA MÈRE

776507

AVANT-PROPOS



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — Dans le cortège des saints que déroulent dix-neuf siècles de christianisme, saint François d'Assise occupe une place d'honneur. Sept cents ans ont passé depuis sa mort, et le temps, qui estompe ou recouvre d'oubli tant de gloires, a épargné son souvenir. On se plaît toujours à regarder cette figure dont le charme paraît unique et qui, une fois entrevue, ne s'oublie jamais.

Il semble avoir fait de sa vie un poème de lumière, de charité et de joie. Il est l'Évangile vivant au XIII^e siècle. A le suivre dans les doux paysages de l'Ombrie, on se croirait sur les sentiers de la Galilée et de la Judée. Il fait penser tout de suite à Jésus. Il est un des plus fidèles disciples du Maître. Ses paroles, ses attitudes, ses gestes révèlent un admirateur du Sermon sur la Montagne qui veut faire de l'idéal des Béatitudes la réalité de sa vie quotidienne.

Passionné pour la pauvreté, les humiliations et la souffrance, que nous fuyons avec effroi, s'il nous déconcerte un instant, il ne laisse pas de nous attirer, car avec toutes ces misères il fait de la joie. Et puis, sa bonté nous captive. A l'exemple de Jésus, il est celui qui aime. Ce qui explique la profondeur et l'étendue de la sympathie qu'il manifeste en de merveilleuses aventures, comme aussi l'activité splendide qu'il développe dans son admirable voyage vers la perfection, c'est l'amour de Dieu qui remplit son cœur. Il aime Dieu et tout ce que la bonté de Dieu a créé pour nous. C'est pourquoi, doux à tous les hommes, même aux méchants, il est doux aux choses. C'est cet amour divin qui fait comprendre la poésie souriante et naïve des *Fioretti*, les légendaires attitudes de celui qui prêchait aux hirondelles, protégeait les agneaux, fraternisait avec le loup de Gubbio, clamait un hymne au soleil, aux étoiles, à l'eau, au feu, à la terre, et saluait en chantant l'approche de la mort.

On comprend qu'il ait étonné, ému, transformé beaucoup d'hommes pendant les années de son apostolat terrestre, et que, depuis sept siècles, des âmes innombrables aient, à sa suite, pris leur

essor vers la perfection de la charité. La grande famille franciscaine dont il est le père a prolongé ainsi et étendu le bienfait de son action religieuse et sociale.

Mais le monde entier offre sa sympathie toujours neuve au Poverello. Sans parler de la foule anonyme qui, dans le secret, l'admire, l'aime, le consulte et le prie, que d'hommes ont subi le charme de son emprise ! Des poètes et des dramaturges ont rêvé sur les épisodes émouvants de son existence, et la peinture lui doit l'inspiration d'un grand nombre de ses plus purs chefs-d'œuvre. Des équipes d'historiens ont scruté le mystère des archives, des commentateurs ont, d'âge en âge, médité ses paroles pour mieux le connaître. La liste serait longue des ouvrages qui, de nos jours encore, s'écrivent à sa louange. L'admiration qu'il a provoquée défie les siècles.

LA LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS. — Entre tous les livres qui racontent la merveilleuse histoire de saint François d'Assise, il nous plaît de choisir aujourd'hui une vieille chronique du XIII^e siècle, *La Légende des Trois Compagnons*. Ce récit, composé dans les premiers temps qui

ont suivi la mort du saint, est particulièrement attachant à cause de l'antiquité des témoignages qu'il nous offre.

La critique historique, il est vrai, a pu discuter la Légende, émettre des doutes sur la date précise de sa composition et dissenter sur les lacunes qu'elle nous présente aujourd'hui. Mais cette œuvre traditionnelle reste vénérable. Les faits qu'elle rapporte ne sont pas contredits par les autres ouvrages reconnus authentiques. On ne cesse pas d'y puiser largement chaque fois qu'on veut composer un portrait de saint François ou étudier l'évolution sainte de son âme. Enfin, le ton de sincérité et de simplicité qui anime cette légende séduira toujours et lui vaudra de briller d'un éclat durable dans la littérature franciscaine.

LES TROIS COMPAGNONS. — Le premier attrait de la Légende est révélé par son titre même : elle se présente comme l'œuvre de trois compagnons de saint François. Imaginerait-on de meilleurs guides que Frère Léon, Frère Ange et Frère Rufin ? Comme ils le disent dans leur lettre au ministre général Frère Crescent, ils ont vu le saint

et partagé sa vie, et la modestie de leur formule ne dissimule pas leur légitime fierté : *uisum est nobis qui secum, licet indigni, fuimus diutius conuersati*... Ils nous livreront de chers souvenirs ; ce qu'ils ont vu et entendu leur a laissé un enchantement qu'ils voudront faire partager.

Ils ne se sont pas fiés à leur seule mémoire. Autour d'eux ils ont glané des souvenirs pour accroître leur gerbe. Les témoins qu'ils invoquent doivent être écoutés : leurs noms sont connus, on les retrouve pour ainsi dire à chaque page de l'épopée franciscaine. Voici donc Frère Philippe, Frère Illuminato de Rieti, Frère Masseo de Marignan, Frère Bernard de Quintavalle, — sans oublier Frère Jean qui leur a conté des anecdotes qu'il tenait de Frère Égide.

Quels sympathiques historiens ! Leurs confidences prennent plus d'intérêt encore lorsqu'on sait l'estime qu'avait pour eux le Poverello lui-même. « Le parfait frère mineur, disait saint François, doit être fidèle à la pauvreté comme Bernard de Quintavalle, simple et pur comme Léon, vertueux comme Ange, intelligent et naturellement éloquent comme Masseo ; il doit avoir l'esprit dirigé vers les choses d'en-haut, comme Égide ; et sa prière doit ressembler à celle de

Rufin, qui ne cesse point de prier, et dont le cœur est toujours auprès de Dieu, qu'il veille ou qu'il dorme...¹ »

Dans leurs récits, les Trois Compagnons s'effacent constamment devant la personnalité de saint François. Pour connaître quelque chose de leur âme, il faut s'adresser aux *Fioretti* dont les anecdotes ont souvent le privilège de peindre à la fois les disciples et le maître. Aussi ne résisterons-nous pas au plaisir d'en citer quelques-unes qui nous ont paru particulièrement suggestives et charmantes.

FRÈRE LÉON. — Voici d'abord Frère Léon, celui que saint François appelait la petite brebis de Dieu, *pecorella di Dio*. Il vécut dans l'intimité du saint et il fut un de ceux qui firent le plus pour transmettre à l'admiration de la postérité le souvenir des belles actions et paroles du petit pauvre d'Assise. Parmi les pieux entretiens dont l'écho nous est parvenu, écoutons celui qui rappelle la sublime page de saint Paul sur la charité. « Un jour de rigoureux hiver qu'il se rendait de

1. Speculum Perfectionis, cap. LXXXV, cité dans S. François d'Assise par Joergensen, p. 421.

Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges avec un de ses moines, François s'écria subitement : « Frère Léon, quand même il plairait à Dieu que les frères mineurs donnassent, en tout pays, un grand exemple de sainteté, retiens bien que là n'est pas la joie parfaite. » Plus loin, il ajouta : « Frère Léon, même si le frère mineur faisait marcher les boiteux, rendait la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et, chose plus merveilleuse, ressuscitait les morts de quatre jours, écris que là n'est point la joie parfaite. » Puis, successivement, saint François énuméra tous les prodiges qu'un homme pourrait accomplir si Dieu le lui accordait : savoir toutes les langues et toutes les sciences, prophétiser, déchiffrer les secrets des âmes, posséder toutes les connaissances célestes et terrestres, prêcher si bien que tous les infidèles se convertissent... Et, chaque fois, retombait l'implacable conclusion : « Écris que là n'est point la joie parfaite. »

L'espace de deux milles avait été parcouru. Comme saint François gardait le silence, Frère Léon, prenant à son tour la parole, interrogea : « Père, je vous prie, de la part de Dieu, apprenez-moi où est la joie parfaite. »

François d'Assise répondit : « Quand nous serons à Sainte-Marie-des-Anges, ainsi trempés de pluie, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte du couvent ; quand le portier viendra, en colère, nous demander : « Qui êtes-vous ? » et que nous répondrons : « Nous sommes deux de vos frères », et qu'il répliquera : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes deux ribauds, qui allez trompant le monde et dérobant les aumônes des pauvres. Alléz-vous-en » ; quand il nous fera rester à la neige et à la pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit, alors, si nous supportons tant d'injustice et de rebuts patiemment, sans trouble et sans murmure, pensant, avec humilité et charité, que ce portier nous connaît véritablement, et que Dieu le fait ainsi parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite...¹ »

Lisons maintenant cette lettre qui fait honneur à l'auteur et au destinataire :

« Frère Léon, salut et paix de ton frère François ! En vérité je te dis, mon fils, et comme une mère, que toutes les paroles que nous avons dites en chemin, je les résume en te conseillant ceci :

1. *Fioretti*, chap. ix, cité d'après la traduction d'Ozanam, par M^{re} Grente, *La Recherche de Dieu*, p. 20 (lettre pastorale, n° 31).

De quelque façon que tu estimes qu'il convient pour toi de plaire à Dieu, et de marcher sur ses traces, et de suivre sa pauvreté, faites-le [le saint pensait sans doute à d'autres frères], avec la bénédiction de Dieu et ma permission. Et si, plus tard, il te paraît nécessaire de me consulter, soit pour le salut de ton âme ou pour une autre consolation, et que tu désires, Léon, venir à moi, viens ! ¹ »

Faut-il rappeler cette autre marque de délicate amitié donnée par saint François à son compagnon ? Un jour que Frère Léon était triste, le bienheureux lui demande une feuille de parchemin et il se met à écrire les louanges du Seigneur : « Tu es saint, Seigneur Dieu... Tu es le Fort, le Bon, l'Amour, la Beauté, l'Espérance, la Douceur, le Bien infini... » Puis, au revers de la feuille, il copie la bénédiction patriarcale de l'Ancien Testament : « Que le Seigneur te bénisse et te garde ! Que le Seigneur fasse luire sur toi son visage et qu'il ait pitié de toi. Que le Seigneur tourne son visage vers toi et te donne la paix ! » Ensuite il ajoute : « Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon. » Et il tend la feuille : « Tiens, dit-il à son ami,

1. Cf. Joergensen, p. 405.

prends cela et garde-le sur toi jusqu'à ton dernier jour. » Frère Léon était consolé¹.

Lorsque le bienheureux François sentit venir son heure dernière, il demanda que Frère Léon et Frère Ange se tinssent toujours auprès de lui, afin de pouvoir lui chanter, selon son désir, la strophe qui termine le Cantique du soleil, les louanges de « sa sœur la mort ».

FRÈRE ANGE. — Frère Ange Tancredi de Rieti, que nous voyons ainsi au lit de mort de saint François, est, comme Léon, un témoin de premier ordre. Les *Fioretti*, en nous contant sa vocation et certain épisode de sa vie, mettent en relief la générosité, la spontanéité et la docilité de sa belle âme. « Un jour, saint François, passant par le désert de Borgo San Sepolcro, arriva à une localité appelée Monte Casale ; et voici qu'un jeune homme noble et délicat vint à lui :

— Père, dit-il, je voudrais bien être des vôtres.

— Mon fils, dit saint François, tu es jeune, délicat et noble, tu ne pourrais pas suivre la pauvreté et vivre misérablement comme nous.

1. Cf. Joergensen, p. 452.

— Mais, mon père, n'êtes-vous pas des hommes comme moi ? Ce que vous faites, je pourrai le faire, avec la grâce de Jésus.

Cette réponse plut beaucoup à saint François qui, lui donnant sa bénédiction, le reçut incontinent dans l'Ordre sous le nom de Frère Ange. Il se conduisit si bien que peu de temps après il fut fait gardien de Monte Casale.

Or, dans ce temps-là, il y avait trois brigands fameux qui faisaient beaucoup de mal dans le pays ; ils vinrent un jour à l'ermitage et prièrent Frère Ange de leur donner à manger ; mais il leur répondit en leur adressant de sévères reproches : « Comment ! brigands, méchants, assassins, non seulement vous n'avez pas honte de voler le bien d'autrui, mais vous voudriez encore dévorer les aumônes des serviteurs de Dieu, vous qui n'êtes pas dignes qu'on vous laisse la vie, et qui n'avez aucun respect ni pour les hommes, ni pour Dieu votre créateur ! Partez donc et que jamais on ne vous revoie ici ! »

Ils partirent pleins de colère. Mais voici que le saint revint, portant une besace de pain et une cruche de vin qu'on lui avait données, et le gardien lui raconta comment il avait chassé les brigands ; alors saint François le reprit sévèrement de s'être

montré si cruel... « Je te commande par sainte obéissance, lui dit-il, de prendre tout de suite ce pain et ce vin, et d'aller chercher les brigands par monts et par vaux jusqu'à ce que tu les trouves, de leur offrir tout ceci de ma part, de t'agenouiller devant eux, de leur demander humblement pardon et puis de les prier en mon nom de ne plus faire le mal, mais de craindre Dieu ; et s'ils le font, je m'engage à pourvoir à tous leurs besoins, à leur tenir toujours de quoi manger et de quoi boire ; après cela, tu reviendras ici humblement. »

Frère Ange fit tout ce qui lui avait été ordonné, pendant que saint François de son côté priait Dieu de convertir ces brigands. Ils revinrent avec le frère, et sur l'assurance du pardon de Dieu que leur donna saint François, ils changèrent de vie et entrèrent dans l'Ordre où ils vécurent et moururent fort saintement¹. »

Frère Ange aimait le bienheureux et en était aimé. C'est à lui, et aussi aux Frères Masseo, Silvestre et Illuminato, que saint François adressait ces touchants adieux en quittant le mont Alverne : « Vivez en paix, mes fils bien-aimés !

1. *Fior.* 26, cf. P. Sabatier, *S. François d'Assise* (26^e éd.), p. 151.

Adieu ! Mon corps se sépare de vous, mais je vous laisse tout mon cœur ! Et je m'en vais maintenant avec notre Frère Léon, la petite brebis de Dieu, à la Portioncule, et jamais plus je ne reviendrai ici ! Adieu, adieu, adieu, à vous tous et à toutes les choses d'ici ! Adieu, sainte montagne ; adieu, mont Alverne ; adieu, montagne des anges ! Adieu, mon cher frère le faucon, qui avais coutume de me réveiller avec ton cri ; et je te remercie beaucoup de toute ta sollicitude pour moi ! Adieu, grande pierre sous laquelle j'avais coutume de prier ; jamais, jamais plus je ne te reverrai ! Adieu, église Sainte-Marie ! et à toi, Marie, mère du Verbe éternel, c'est à toi que je recommande ces fils que je laisse ici¹. »

FRÈRE RUFIN. — Frère Rufin était d'Assise, comme Frère Léon. Comme lui, il vécut dans l'intimité de saint François. Comme lui, il pénétra le secret que le saint voulait garder sur le miracle des stigmates. Un trait des *Fioretti* suffira pour le peindre et le rendre sympathique. « Un jour, il lui sembla que le Christ en personne lui

1. Cf. Joergensen, p. 453.

apparaissait et lui disait : « O Frère Rufin, à quoi bon te torturer par la prière et la pénitence, puisque, de toute façon, tu n'es point appelé à la vie éternelle ? Tu peux me croire : je sais bien qui j'ai choisi et prédestiné. Et ce soi-disant Frère François, le fils de Pierre Bernardone, lui aussi, est parmi les damnés ; et tous ceux qui le suivent seront suppliciés à jamais avec lui dans l'enfer. Donc, ne lui demande plus conseil. » Alors Frère Rufin perdit toute la confiance et tout l'amour qu'il avait eus jusqu'à pour son maître ; et il restait assis, enfermé dans sa cellule, la mine sombre, ne voulant plus ni prier ni venir aux offices des Frères.

En vain François lui envoya Frère Masseo pour l'appeler. Il répondit : « Qu'ai-je à faire avec Frère François ? » Alors le bienheureux se mit en chemin pour l'arracher aux ténèbres. De loin, il cria : « O Frère Rufin, à qui as-tu accordé ta confiance ? » Puis, l'abordant, il lui démontra clairement que c'était le diable, et non pas le Christ qui s'était montré à lui. « Si le diable, lui dit-il, te répète encore que tu es damné, réponds-lui tranquillement : ouvre ta bouche pour que je souffle dedans ! Et tu reconnaitras à ce signe que c'est le diable, si, dès que tu lui auras répondu

cela, tu le vois s'enfuir aussitôt ! Mais, d'ailleurs, tu aurais bien pu déjà le reconnaître à cet autre signe, qu'il a endurci ton cœur contre tout ce qui est bon, ce qui est précisément l'œuvre du diable, tandis que le Christ, notre Sauveur béni, jamais n'endurcit le cœur d'un homme vivant, mais au contraire le rend plus tendre, comme il l'a dit lui-même par la bouche de son prophète : *je vais t'enlever ton cœur de pierre, et te donner, à sa place, un cœur vivant !* »

Frère Rufin comprit combien il avait été trompé, il se mit à pleurer amèrement et se jeta aux pieds de François. Il se releva, pleurant et heureux, fortifié et consolé ; et lorsque le diable, une seconde fois, lui apparut sous la forme du Christ, il lui répondit courageusement, comme François le lui avait enseigné. « Sur quoi le diable fut saisi d'une telle fureur qu'il se précipita au dehors, avec un tel fracas, parmi les pierres du mont Subasio, que ces pierres se fendirent et furent projetées au loin... Et le Christ, ensuite, bénit Frère Rufin et lui rendit une telle joie spirituelle, avec tant de douceur et d'élévation de l'âme, que, jour et nuit, le frère se sentait comme hors de soi, ravi en Dieu. Dès cette même heure, ce frère fut si bien confirmé dans la grâce qu'il en

devint comme un homme nouveau... Et saint François avait coutume de dire que Frère Rufin avait été sanctifié par le Christ du vivant même de son corps et que, si l'on pouvait parler sans qu'il l'entendît, on serait tout naturellement tenté de l'appeler saint Rufin, bien qu'il demeurât encore sur cette terre¹. »

CE QUE DIT LA LÉGENDE. — Tels sont les auteurs de la Légende. Ces témoins qui ont vécu familièrement avec saint François semblent bien faits pour comprendre et expliquer sa grande âme. N'attendons pas toutefois qu'ils égrènent leurs souvenirs d'une façon tout humaine, avec le souci de plaire ou de surprendre que nous aimons chez les auteurs de mémoires ou chez les confidents des grands hommes. Ils ne font pas œuvre de littérature. Ils ne se préoccupent nullement de réjouir l'imagination ou la sensibilité de leurs lecteurs en attirant les regards sur ce qui peut être pittoresque ou poétique. Ils sont désireux de perfection et ils parlent d'un saint. Leur but sera donc exclusivement moral et religieux. Ils l'ont

1. Cf. Joergensen, pp. 418-420; Fioretti, chap. 29.

déclaré dans la lettre au ministre général : « Nous voulons surtout montrer les traits caractéristiques de sa conduite et l'idéal de sa pieuse volonté : nous avons en vue la louange et la gloire de Dieu tout-puissant et de notre Père très saint, et aussi l'édification de ceux qui veulent marcher sur ses traces. » Que vont-ils donc nous dire ?

Ils disent tout uniment la vie de saint François ; ils marquent les étapes de sa marche vers la sainteté ; chemin faisant, ils dévoilent les richesses de son âme, et ainsi, sans effort apparent, ils dessinent le plus beau et le plus vrai des portraits.

Un saint est toujours une énigme, car qui peut mesurer, dans la sainteté, la part de la grâce divine et celle de l'effort humain ? Si donc il est téméraire d'étudier humainement les progrès d'une âme chrétienne, sa montée dans la lumière évangélique, on peut néanmoins saisir les diverses manifestations extérieures de cette intense vie mystérieuse. La Légende, au cours de son récit d'allure simple et familière, détache en un relief vigoureux les vertus surnaturelles dont l'union harmonieuse compose la sainteté du Poverello d'Assise.

Le lecteur peut s'en rendre compte d'un coup

d'œil, en parcourant les titres gracieux et naïfs des différents chapitres. « Comment François parvint à la générosité et à la charité envers les pauvres... Comment il fit des progrès dans le mépris de soi-même et de toutes les vanités... Comment il en vint à goûter de la douceur dans les choses qui auparavant lui étaient amères... Des premières paroles que lui adressa Jésus en croix et comment, depuis lors, il porta, dans son cœur, la Passion du Christ jusqu'à sa mort... » Et ainsi, doucement, s'illumine l'âme de saint François. On y découvre d'abord son amour de la pauvreté, son détachement des biens terrestres qui ne pouvaient contenter son cœur épris de l'infini, puis son humilité profonde, émouvante, qui le portait au mépris de soi-même, et qui entretenait en lui l'esprit de pénitence. On s'explique ainsi les mortifications qu'il jugeait nécessaires à la sauvegarde de sa pureté. C'est encore son humilité qui éclaire son attitude parfaitement soumise et filiale devant l'Église, inspire ses démarches auprès du pape, motive son respect pour les prêtres et lui vaut le titre de *uir catholicus*. On reconnaît vite, d'ailleurs, que toutes ces vertus ont leur foyer dans l'amour de Dieu. François d'Assise, comme saint Paul, aime

éperdument Jésus et Jésus crucifié. De là, sa piété profonde et ardente ; de là, sa charité pour les hommes, sa patience dans les persécutions, sa bonté ineffable. Le but de tous ses efforts est la perfection évangélique. Il est le *saint*, et sa conformité avec Jésus en croix sera un jour authentiquée matériellement par le miracle des stigmates.

La Légende esquisse aussi un tableau historique des commencements de l'Ordre franciscain. Elle nous livre quelques détails sur les premiers Frères qui viennent trouver François pour communier à son idéal et partager sa vie. Nous assistons à leurs pieuses démarches, nous admirons leur élan, l'enthousiasme de leurs âmes, nous les voyons courageux dans les épreuves et les persécutions, nous regardons la Fraternité franciscaine s'organiser avec l'appui et le contrôle de l'Église romaine.

N'est-ce pas assez pour faire de ce petit livre un document incomparable ?

LES LACUNES. — Et pourtant la Légende ne nous satisfait pas entièrement. Le texte que nous en avons est visiblement tronqué. Par exemple,

à part le miracle des stigmates, elle ne nous dit rien des deux dernières années du saint, et la biographie qu'elle présente a le malheur d'être incomplète.

Les trois compagnons, exclusivement soucieux d'édifier, n'ont pas songé à contenter les historiens. Ils ont négligé de fournir bien des dates importantes, et l'on regrette, en particulier, qu'ils n'aient rien dit de l'audacieux voyage apostolique de saint François en Égypte, de son entrevue avec le sultan et de sa visite aux Lieux saints.

L'âme même de saint François est plus complexe, plus riche et plus belle qu'ils ne l'affirment. Ils ont signalé l'essentiel de sa physionomie sainte et rassemblé le faisceau de ses héroïques vertus. L'image qu'ils nous offrent est aimable et grave, et ils ont eu raison de souligner chez le disciple de Jésus crucifié les traits surnaturellement austères. Mais ils ont laissé dans l'ombre certains aspects d'un charme plus humain que d'autres biographes ont détaché en pleine lumière.

Tout le monde connaît sa tendresse pour les agneaux et les tourterelles, et l'on sait l'étrange et douce histoire du loup de Gubbio. On nous

permettra d'évoquer une fois de plus sa prédication aux oiseaux.

Saint François cheminait un jour avec les Frères Ange et Masseo. Il vit tout à coup, sur les arbres qui bordaient la route, et dans le champ voisin, une foule d'oiseaux. Alors il dit à ses compagnons : « Attendez-moi un moment, je vais aller prêcher un peu à nos frères les oiseaux ! » Il entra dans le champ. Les oiseaux qui perchaient sur les arbres descendirent vers lui, et puis aucun d'eux ne bougea, encore qu'ils l'entourassent de si près que les plis de son habit en touchaient plusieurs...

Et saint François dit à ces oiseaux : « Mes bien chers frères les oiseaux, vous devez beaucoup à Dieu, et il faut que toujours et partout vous le louiez et le célébriez, car il vous a permis de voler librement où il vous plaît, et il vous a donné votre double et triple vêtement, et tout votre ornement délicat et multicolore ; et il faut aussi que vous sachiez gré au Créateur de cette nourriture qu'il vous accorde sans que vous ayez à travailler pour elle, et puis aussi de cette belle voix qu'il vous a donnée pour chanter ! Vous ne semez ni ne moissonnez, mes chers petits frères, mais c'est Dieu qui vous nourrit, et qui vous

donne aussi des ruisseaux et des sources pour vous y désaltérer, et des montagnes et des collines, des rochers et des forêts pour vous abriter, et de hauts arbres, pour y bâtir vos nids ; et, bien que vous ne soyez en état ni de filer, ni de tisser, il vous donne les vêtements nécessaires, ainsi qu'à vos enfants. C'est que le Créateur vous aime beaucoup, ainsi qu'il vous le prouve par toutes ces grandes faveurs dont il vous a comblés. Mais vous, mes frères les oiseaux, il faut que vous vous gardiez bien d'être ingrats envers lui, et que toujours vous vous occupiez activement à le louer ! »

« Or, voici qu'après ces paroles de notre saint père, tous ces petits oiseaux commencèrent à ouvrir leurs becs, à battre de leurs ailes, à étendre le col, et à pencher respectueusement vers la terre leurs petites têtes, et à montrer par leurs chants et leurs mouvements qu'ils se réjouissaient fort des mots que saint François leur avait dits. Et le saint, de son côté, fut tout joyeux en esprit à cette vue, et s'émerveilla de voir les oiseaux si dociles, et il en loua le Seigneur et, doucement et fraternellement, il les engagea à le louer avec lui.

Et lorsque saint François eut achevé son

exhortation, il fit le signe de la croix sur les oiseaux. Ils s'envolèrent, en chantant avec une force et une beauté merveilleuses ; et bientôt ils se séparèrent et disparurent de divers côtés¹. »

Qui voudrait pénétrer plus avant encore dans la connaissance de saint François devrait méditer les quelques écrits qui nous restent de lui. Les opuscules authentiques laissent voir le meilleur de son âme, si grande devant Dieu et devant les hommes, si pure et si charitable. Mais de toutes les pages que l'histoire ou la tradition attribue à saint François, nulle n'est plus célèbre que le cantique du soleil qui évoque la beauté pieuse des psaumes et commente le *caeli enarrant gloriam Dei*.

*Très Haut, tout Puissant et bon Seigneur,
A toi sont les louanges, la gloire, l'honneur et toute*
[bénédictio].

*A toi seul, Très Haut, ils conviennent,
Et nul homme n'est digne de nommer ton nom.*

*Loué sois-tu, Seigneur, avec toutes tes créatures,
Et tout particulièrement notre frère le Soleil*

1. Cf. Joergensen, pp. 221-222.

*Qui nous donne le jour et par qui tu nous éclaires ;
Et qui est beau et rayonnant et qui, avec sa grande
[splendeur,
Nous porte signification de toi, Très Haut !*

*Loué sois-tu, Seigneur, pour nos sœurs, la lune et
[les étoiles,
Que tu as créées au ciel, claires et précieuses et belles !*

*Loué sois tu, Seigneur, pour notre frère le vent,
Et pour l'air et les nuages, et pour le serein et pour
[tous les temps
Au moyen desquels tu donnes soutien à tes créatures !*

*Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau
Qui est très utile, et humble, et chaste !*

*Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre frère le feu
Au moyen duquel tu éclaires la nuit,
Et qui est beau et joyeux, et robuste et fort !*

*Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur, la
[mère Terre
Qui nous entretient et nous supporte,
Et produit les divers fruits, et les fleurs colorées, et
[les arbres !*

*Louez et bénissez le Seigneur, et rendez-lui grâce,
Et servez-le avec grande humilité !*

On sait les circonstances dans lesquelles saint François ajouta deux strophes à ce cantique. Affligé de voir une grande lutte entre l'évêque d'Assise et le podestat de la cité, il envoya ses disciples chanter devant les adversaires réunis les paroles suivantes, qui touchèrent les cœurs et rétablirent la concorde :

*Loué sois-tu, Seigneur, pour tous ceux qui, par
amour pour toi, pardonnent à leurs ennemis,
Et ont à subir l'injustice et la tribulation ;
Et bienheureux sont ceux qui persévèrent dans la*
[paix,
Car, par toi, Très Haut, ils seront couronnés !

Enfin lorsque François, obligeant son médecin à lui dire la vérité, apprit qu'il lui restait peu de temps à vivre, il ajouta cette strophe dernière :

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la
[mort corporelle
*A qui nul homme vivant ne peut échapper !
Malheureux seulement ceux qui meurent en péché*
[mortel ;

Mais bienheureux ceux qui ont accompli tes très
[saintes volontés ;
Car la seconde mort ne pourra leur faire aucun mal'!

Assurément, de telles anecdotes et de telles paroles sont comme autant de traits qui complètent la douce image de saint François. Mais des admirateurs profanes ont tort d'en exagérer la portée et de ne voir dans le Poverello que le chantre des oiseaux et du soleil. Faire de lui un grand poète souriant, ne s'attacher qu'à son optimisme aimable et à sa bonté universelle, ce serait, nous avertit Sa Sainteté Pie XI, fausser le véritable portrait de saint François. « S'il fut le héraut du grand Roi, nous dit-il, ce fut pour obtenir que les hommes se conformassent à la sainteté évangélique et à l'amour de la Croix, et non pour en faire de mièvres amis des fleurs et des oiseaux, des agneaux, des poissons et des lièvres. » « Beaucoup, en effet, ajoute-t-il, admireront l'amant de la nature, que remplissaient d'une infinie douceur la majesté des êtres inanimés, l'éclat des astres, la splendeur des monts et des vallées de l'Ombrie, la beauté des animaux, et

1. Cf. Joergensen, pp. 469, 480, 482.

qui, à l'exemple d'Adam innocent au paradis terrestre, gagnait par sa parole l'obéissance merveilleuse des animaux auxquels semblait l'unir comme un lien de fraternité. »

Cela est admirable, mais il faut le comprendre, continue le Saint Père : « S'il semble avoir porté aux créatures une tendre affection, et s'il les appelle, si petites qu'elles soient, du nom de frère ou de sœur — affection légitime, quand elle reste dans l'ordre, — il ne les aimait pas pour une autre raison qu'en vertu de sa charité envers Dieu ; « il savait qu'elles ont la même origine que lui¹ », et il contemplait en elles la bonté de Dieu ; car « il suit partout son Bien-Aimé, épiant les traces qu'il laissa sur les êtres, et, de toutes les créatures, il se fait une échelle pour atteindre son trône² ».

LES CARACTÈRES DU RÉCIT. — Quand on ouvre la Légende, ce qui frappe tout d'abord, c'est la simplicité du récit. Nul souci de rhétorique, mais l'abandon charmant d'une causerie, l'allure

1. Saint Bonaventure.

2. Thomas de Celano. Cf. Encyclique *Rite expiatis* sur le 7^e centenaire de la mort de Saint François d'Assise, 30 avril 1926.

familière, la naïve et abondante facilité de cœurs qui s'épanchent.

Il y a là une sincérité dont l'accent ne trompe pas. Les conteurs n'ont rien à dissimuler. Ils disent ce qu'ils savent et ce qu'ils sentent, et ils laissent éclater leur admiration pour saint François.

Faut-il avertir que le style est dépouillé, que le vocabulaire est fort pauvre et que la phrase, peu variée, ramène bien souvent les mêmes tours et expressions ? Précaution vaine, car l'ennui n'est pas à craindre : cette absence d'art a son éloquence. Ce style exprime bien tout ce qu'il veut exprimer, et il a une valeur persuasive : les sentiments qui animent les Trois Compagnons pénètrent le lecteur qui à son tour aime et admire le bienheureux François.

Du reste, les répétitions d'allure gauche, les expressions qui reviennent comme des refrains¹, et surtout les périphrases qui traduisent la joie², tous ces mots sont révélateurs. Leur rôle est de projeter souvent la lumière sur les traits caractéristiques de la sainte physionomie. Ils font mieux admirer l'humilité de François, sa piété,

1. *Humiliter et devote, gratias egit Deo, in fervore spiritus.*

2. *Repletus gaudio, cor ejus exultavit in Domino.*

sa reconnaissance pour Dieu au milieu même des épreuves, l'enthousiasme de son âme, enfin la joie, la joie toute surnaturelle du saint aimable¹.

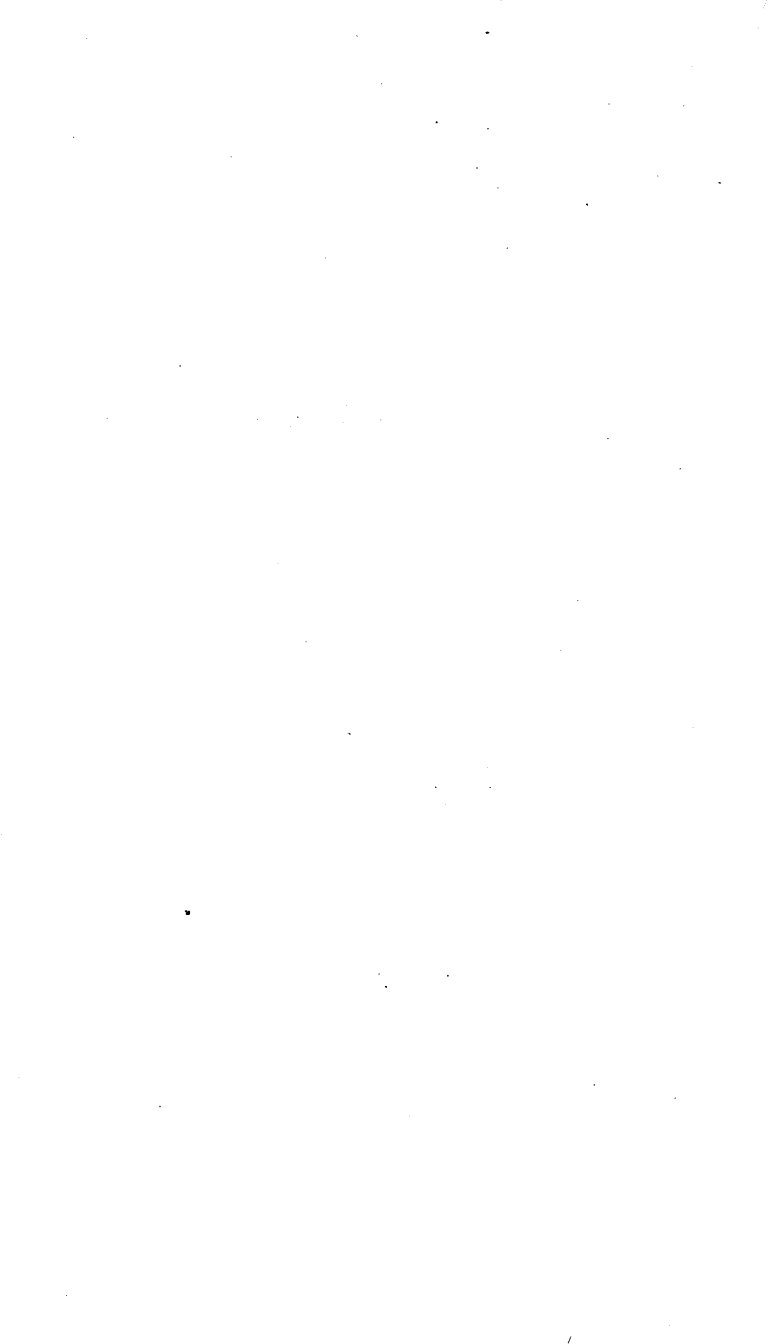
Puisse *La Légende des Trois Compagnons*, qui éclaire l'attirante et mystérieuse figure du saint Poverello d'Assise, contribuer à propager son culte et faire mieux aimer, à son exemple, Notre Seigneur Jésus-Christ!

1. *LE TEXTE LATIN.* — Les bibliothèques conservent encore seize manuscrits anciens de *La Légende des Trois Compagnons*. Il y en a treize en latin, dont quatre à Rome, quatre à Bruxelles, deux à Paris, un à Florence, un à Foligno et un à Hall en Tyrol. Trois traductions italiennes du xvi^e siècle se trouvent à Florence, Bologne et Volterra. Tous ces textes sont identiques, sauf le *Vaticanus* 7739 qui commence par le récit d'une prédiction faite à Assise le jour de la naissance de saint François et se termine par une comparaison, d'ailleurs peu heureuse, entre Samson et le Poverello. Nous prenons le texte du manuscrit 989 de la bibliothèque Mazarine de Paris, qui est sensiblement le même que celui du manuscrit de Louvain, publié dans les *Acta Sanctorum*, tome II, d'octobre, pp. 723 et suiv. La Légende ne comprend dans le recueil que 17 feuillets, ff. 95-111, car chaque page a deux colonnes serrées de 40 lignes et l'écriture, assez soignée, contient beaucoup d'abréviations. Le copiste acheva son œuvre le 10 mai 1460.

LA TRADUCTION. — Nous avons essayé de faire une traduction exacte. Nous voudrions avoir conservé dans nos pages quelque chose de la simplicité alerte et de l'aimable abondance du latin familier.



*VOICI DES PAGES ÉCRITES PAR TROIS
COMPAGNONS DU BIENHEUREUX FRAN-
ÇOIS : ELLES DISENT SA VIE ET LA FAÇON
DONT IL SE COMPORTAIT DANS LE MONDE,
SA MERVEILLEUSE ET PARFAITE CONVER-
SION, ET AUSSI LA PERFECTION DE L'OR-
DRE, A SON ORIGINE, DANS SON FONDA-
TEUR ET DANS LES PREMIERS FRÈRES.*



LETTRE LIMINAIRE

*Au Révérend Père en Jésus-Christ,
frère Crescence,
par la grâce de Dieu, ministre général,*

frère Rufin,

frère Ange,

frère Léon,

*qui furent jadis, malgré leur indignité,
compagnons du bienheureux François,*

*offrent leur salut respectueux
et dévoué dans le Seigneur.*



*P*uisque, au nom du Christ, par la décision du dernier chapitre général et par votre ordre, les frères sont tenus de communiquer à votre Paternité les actions remarquables et les prodiges du bienheureux François qu'ils peuvent avoir vus ou appris, nous avons pensé que nous, qui, malgré notre indignité, avons assez longtemps vécu en sa compagnie, nous devons vous raconter, en prenant la vérité pour guide, quelque chose des nombreux faits dont nous avons été nous-mêmes témoins ou que nous avons pu connaître par de pieux frères.

Nous sommes particulièrement redevables à frère Philippe, visiteur des Pauvres Dames.

à frère *Illuminato* de *Rieti*, à frère *Masseo* de *Marignan*, et enfin à frère *Jean*, qui fut le compagnon de notre vénérable père *Frère Égide* et recueillit, près de lui d'abord, plusieurs des faits que nous allons rapporter, et aussi près de frère *Bernard* de sainte mémoire, premier compagnon du bienheureux *François*.

Nous ne nous bornons pas à raconter des miracles : ils ne font pas la sainteté, ils n'en sont que la manifestation. Nous voulons surtout montrer les traits caractéristiques de sa conduite et l'idéal de sa pieuse volonté. Nous avons en vue la louange et la gloire de Dieu tout-puissant et de notre Père très saint, et l'édification de ceux qui veulent marcher sur ses traces.

Notre récit ne prendra pas l'aspect d'une histoire, car on a déjà écrit des histoires sur la vie du saint et sur les miracles que Dieu a opérés par lui. Mais, comme en une prai-

rie charmante, nous cueillerons certaines fleurs que notre goût trouve plus belles. Nous ne suivrons donc pas l'ordre chronologique, et nous négligerons à dessein beaucoup d'anecdotes déjà contées avec autant de vérité que d'élégance.

Notre modeste relation pourra trouver place dans les histoires déjà faites, si votre prudence juge à propos de l'y voir insérer. Nous sommes, en effet, convaincus que si les vénérables biographes avaient connu nos récits, ils ne les auraient point passés sous silence; mais, du moins en partie, ils les auraient ornés de leur beau style et confiés ainsi à la mémoire de la postérité.

Que toujours votre Paternité sainte soit heureuse en Notre Seigneur Jésus-Christ, en qui, nous, vos fils dévoués, nous nous recommandons à votre Paternité avec humilité et respect.

Couvent de Greccio, 11 août 1246.

I

DE LA NAISSANCE
DU BIENHEUREUX FRANÇOIS;
— DE SA FRIVOLITÉ,
DE SA CURIOSITÉ,
DE SA PRODIGALITÉ;
ET COMMENT IL PARVINT ENSUITE
A LA GÉNÉROSITÉ ET A LA CHARITÉ
ENVERS LES PAUVRES.

Le bienheureux François naquit en la cité d'Assise, dans le val de Spolète. Il fut d'abord appelé Jean par sa mère; mais son père, en l'absence duquel il était né, revenant alors de France, lui donna ensuite le nom de François.

Quand il eut grandi, le jeune homme, doué d'un esprit vif, exerça le métier de son père, le commerce, mais il agissait d'une manière bien différente : il était, lui, beaucoup plus généreux et plus gai; il s'adonnait aux divertissements et aux chansons, et se promenait volontiers jour et nuit à travers la cité d'Assise avec des camarades de son âge.

Dans ses dépenses il était si large qu'il dissipait en festins et autres réjouissances tout ce qu'il pouvait avoir ou gagner. Ses parents lui faisaient maint reproche de gaspiller ainsi l'argent pour lui et pour les autres : à le voir, on eût dit le fils d'un prince, non le fils de commerçants ! Mais comme ils étaient riches et qu'ils l'aimaient tendrement, ils supportaient tout, ne voulant pas lui faire de peine pour de telles fantaisies. Lorsque sa mère entendait les voisins parler de ses prodigalités, elle ripostait : « Que pensez-vous donc là de mon fils ? Vous verrez qu'il sera un vrai fils de Dieu par la grâce. »

Et lui, toujours large ou plutôt prodigue, il manquait aussi de mesure dans la façon de se vêtir : il se faisait faire des habits plus riches que ne le comportait sa condition, et il poussait la frivolité dans la recherche jusqu'à faire coudre parfois

dans le même vêtement de l'étoffe très chère avec de l'étoffe à très bas prix.

Cependant il était courtois de manières et de langage. Il avait résolu dans son cœur de ne dire à personne nulle parole injurieuse ou grossière, et, tout en étant un jeune homme de joyeuse humeur et dissipé, il avait décidé de ne rien répondre à ceux qui lui tiendraient des propos meséants.

C'est pourquoi sa renommée se répandit dans presque toute la province, et beaucoup de ceux qui le connaissaient disaient qu'il ferait quelque chose de grand.

Ces vertus naturelles furent les degrés que la grâce divine utilisa pour l'élever à de plus nobles pensées, si bien qu'il se dit un jour, rentrant en lui-même : « Si tu es libéral et courtois envers les hommes dont tu ne reçois qu'une faveur passagère et vaine, il est juste que, pour l'amour de

Dieu qui est si généreux dans ses récompenses, tu sois courtois et libéral envers les pauvres. » A partir de ce moment, il aimait à voir les pauvres et il leur distribuait des aumônes, et en abondance, car, bien qu'il ne fût qu'un marchand, il tirait grande vanité de son opulence terrestre.

Or, un jour qu'il était dans sa boutique, en train de vendre du drap, et tout absorbé dans cette occupation, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. Tout entier à la convoitise du gain et au souci de son commerce, il venait de lui refuser l'aumône, lorsque, touché soudain par la grâce divine, il se reprocha sa dureté en disant : « Si c'était au nom d'un grand, comte ou baron, que ce pauvre t'eût demandé quelque chose, à coup sûr tu aurais bien accueilli sa requête, à plus forte raison tu aurais dû le faire pour le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. »

Aussi, à cette heure-là, prit-il dans son cœur la résolution de ne pas refuser à l'avenir ce qu'on lui demanderait de la part d'un si grand Maître.



II

DE SA CAPTIVITÉ A PÉROUSE,
ET
DES DEUX VISIONS QU'IL EUT
QUAND IL VOULAIT .
SE FAIRE CHEVALIER

Vers cette époque, la guerre ayant éclaté entre Pérouse et Assise, François fut fait prisonnier avec beaucoup de ses concitoyens et emmené à Pérouse.

Comme il était noble de manières, on le mit dans la prison des chevaliers. Tandis que les autres captifs se lamentaient, lui, qui était jovial et plaisant, ne laissait paraître nulle tristesse ; on eût dit qu'il avait l'air content. Un de ses compagnons l'en gourmanda : « Il faut être fou, disait-il, pour se réjouir quand on est en prison. » François lui répliqua vivement : « Quelle idée avez-vous donc de moi ? »

Apprenez que je serai un jour vénéré dans tout l'univers. »

Un des chevaliers avec lesquels on l'avait mis avait, un jour, outragé un de ses compagnons de captivité. Pour ce motif, tous les autres voulaient le tenir à l'écart. Seul, François oncques ne cessa de le fréquenter, et il exhorta même son entourage à en faire autant.

Au bout d'un an, la paix fut conclue entre les deux cités, et François avec les autres captifs revint à Assise.

Peu d'années après, un gentilhomme d'Assise, désireux d'accroître sa fortune ou sa gloire, se disposait à prendre les armes pour aller guerroyer dans la Pouille. Ayant appris la chose, François a aussitôt le désir de s'en aller avec lui ; et, pour devenir chevalier sous les ordres du comte Gentile, il se fait préparer des vêtements aussi riches que possible, car s'il était plus

pauvre de biens que son compatriote, il montrait, en revanche, plus de générosité dans ses largesses.

Une nuit, donc, qu'il avait mis tous ses soins à l'exécution de son projet, alors qu'il brûlait du désir de se mettre en route, le Seigneur le visita, et, dans une vision, faisant entrevoir à ce passionné de la gloire le faite de la renommée, il le séduisit et exalta son enthousiasme.

Cette nuit-là, en effet, pendant son sommeil, un homme lui apparut, et, l'appelant par son nom, le conduisit dans un palais vaste et charmant, rempli d'armes de chevalier ; il y avait, suspendus aux murailles, des boucliers resplendissants et tous les autres objets concernant l'équipement militaire. Rempli de joie, il se demandait tout bas avec étonnement ce que cela signifiait. Puis il questionna : à qui appartenaient ces armes qui brillaient avec tant

d'éclat, et ce palais si charmant ? Il reçut cette réponse : toutes ces armes, avec le palais, étaient pour lui et pour ses chevaliers.

Il se réveilla, au matin, le cœur radieux. Interprétant les choses en mondain qui n'a pas encore pleinement goûté l'esprit de Dieu, il crut que cela lui présageait des honneurs princiers. Estimant donc cette vision comme l'annonce d'une haute fortune, il décida de partir aussitôt pour la Pouille afin d'être fait chevalier par le comte Gentile.

Il était beaucoup plus gai que de coutume. Plusieurs en furent surpris ; ils lui demandèrent d'où lui venait tant de joie. « Je sais, leur répondit-il, que je deviendrai un grand prince. » Or, précisément la veille de sa vision, il venait de fournir un témoignage de sa générosité et de sa noblesse d'âme, et ce fut là, croit-on, la

cause principale de sa vision même. Ce jour-là, en effet, il avait donné à un chevalier pauvre tous ses vêtements qui étaient neufs, élégants et riches.

En hâte, il prit le chemin de la Pouille. Il s'avança jusqu'à Spolète où il tomba malade. Il songeait toujours à poursuivre son voyage.

Un jour qu'il s'était assoupi dans un demi-sommeil, il entendit une voix lui demander où il voulait se rendre. Il dévoila complaisamment toute son ambition. Alors la voix ajouta : « Qui peut te faire le plus de bien, le maître ou le serviteur ? » Il répondit : « Le maître. » La voix répliqua : « Pourquoi donc laisses-tu le maître pour le serviteur, et le prince pour le sujet ? » Alors François interrogea : « Que voulez-vous que je fasse, Seigneur ? — Retourne dans ta patrie, dit la voix, et là on te dira ce que tu as à faire, car la vision que tu as

eue en songe, tu dois la comprendre d'une façon toute nouvelle. »

Il s'éveilla. Alors il réfléchit longuement sur cette nouvelle vision. Tandis que la première l'avait rendu pour ainsi dire fou de joie, alors qu'il ne désirait que la prospérité temporelle, celle-ci le plongea dans le recueillement ; émerveillé, il en scrutait le sens, et il la méditait avec tant d'attention qu'il ne put dormir le reste de la nuit.

Le matin venu, il reprend la route d'Assise, en hâte, joyeux et gai à l'extrême. Il attend, en confiance, que Dieu, après l'avoir honoré de cette vision, lui fasse connaître sa volonté et lui donne des conseils pour son salut. Déjà son cœur est changé. Il a renoncé à se rendre en Pouille. Il ne désire plus que se conformer au bon vouloir divin.

III

COMMENT DIEU LE VISITA
ET REMPLIT SON CŒUR .
D'UNE DOUCEUR MERVEILLEUSE
GRACE A LAQUELLE
FRANÇOIS SE MIT A FAIRE DES PROGRÈS
DANS LE MÉPRIS DE SOI-MÊME
ET DE TOUTES LES VANITÉS,
DANS L'ORAISON,
L'AUMONE ET L'AMOUR
DE LA PAUVRETÉ.

Il revint à Assise. Un soir, — c'était peu de jours après, — ses compagnons le prirent pour chef, avec pouvoir d'ordonner à sa guise toutes les dépenses.

Il fit donc préparer un festin somptueux, comme il l'avait déjà fait tant de fois. Le repas achevé, ils sortirent de la maison : les compagnons marchaient les premiers ; ils parcouraient la ville en chantant. Lui, le bâton à la main comme il convenait au chef de la fête, il allait un peu en arrière : au lieu de chanter, il s'absorbait dans la méditation.

Voici que tout à coup il reçoit la visite du Seigneur. Une douceur si merveilleuse

emplit son cœur qu'il ne peut ni parler ni se mouvoir; il lui était impossible de sentir et d'entendre autre chose que cette douceur, qui l'avait rendu étranger aux sensations de la chair. Et il déclara lui-même plus tard que, même si l'on avait alors voulu le couper en morceaux, il eût été incapable de faire un mouvement pour s'enfuir.

Quand ses compagnons se retournèrent, ils l'aperçurent loin derrière eux. Ils revinrent à sa rencontre. Avec stupeur ils constatèrent qu'il semblait déjà devenu un autre homme.

Ils l'interrogent. « A quoi pensais-tu donc, que tu ne venais pas avec nous ? Peut-être songeais-tu à prendre femme ? » Avec vivacité, il leur répondit : « Vous avez dit vrai : je songeais à choisir une fiancée, mais plus noble et plus riche et plus belle que vous n'en vîtes jamais. »

Ils se moquèrent de lui. Or il n'avait pas parlé ainsi de lui-même, mais sous l'inspiration de Dieu. Car, justement, la fiancée qu'il prit, ce fut la véritable vie religieuse que la pauvreté rend plus noble, plus riche et plus belle que toutes les autres.

A partir de cette heure-là, François se jugea misérable et il n'eut que mépris pour ce qu'auparavant il avait aimé, conversion imparfaite cependant, puisqu'il n'était pas encore tout à fait détaché des vanités du monde.

Pour se soustraire peu à peu au tumulte du siècle, il s'étudiait à retrouver Jésus-Christ dans le recueillement de son âme, tout en cachant aux yeux des égarés la perle de l'Évangile qu'il désirait acquérir en vendant tous ses biens.

Souvent, presque tous les jours, il allait se mettre en oraison secrètement; il s'y sentait en quelque sorte contraint par la

douceur qu'il goûtait et qui, pénétrant souvent son âme, même sur la place et dans les autres lieux publics, le poussait à la prière.

Depuis longtemps il était le bienfaiteur des pauvres, mais, à cette date, il grava plus fortement dans son cœur la résolution de ne jamais dire non au pauvre qui le solliciterait au nom du Seigneur et de faire des aumônes plus larges et plus abondantes que de coutume.

Aussi, chaque fois qu'un pauvre lui demandait l'aumône hors de sa maison, il le secourait de ses deniers quand cela lui était possible; et lorsqu'il n'avait pas d'argent, il lui donnait son bonnet ou sa ceinture pour ne pas le renvoyer les mains vides. Si même il n'avait rien, il allait en un lieu retiré, se dépouillait de sa tunique et envoyait le pauvre l'y prendre en secret pour la porter par amour de Dieu.

Il achetait aussi des objets pouvant servir à orner les églises et il les faisait parvenir en cachette aux prêtres indigents.

Lorsqu'en l'absence de son père il restait à la maison familiale, même s'il mangeait seul avec sa mère, il chargeait la table de pain comme s'il préparait un repas pour toute une famille. Sa mère lui demandant pourquoi il mettait tant de pain sur la table, il lui répondit que c'était pour faire l'aumône aux pauvres, parce qu'il avait résolu de donner largement à tous ceux qui le solliciteraient pour l'amour de Dieu. Comme elle avait pour lui plus de tendresse encore que pour ses autres fils, elle le laissait agir à sa guise ; elle s'intéressait à tout ce qu'il faisait et son cœur était toujours dans l'admiration.

Jadis il se plaisait à rejoindre ses compagnons quand ils l'appelaient, et leur société avait pour lui tant d'attrait que bien

des fois on l'avait vu se lever de table, même après avoir très peu mangé, laissant ses parents affligés de son départ si déraisonnable. Et maintenant, tout son cœur s'appliquait à rechercher ou à écouter les pauvres pour leur distribuer de larges aumônes.

Ainsi transformé par la grâce divine, quand il portait encore les livrées du monde, il désirait maintenant se trouver dans une ville où, sans être reconnu, il quitterait ses riches habits, les échangerait contre ceux d'un pauvre et, ainsi revêtu, essaierait de se faire mendiant pour l'amour de Dieu.

Or il advint, en ce temps-là, qu'il se rendit à Rome en pèlerinage. A son entrée dans l'église Saint-Pierre, il observa que les offrandes de certains fidèles étaient médiocres, et il se dit en lui-même : « Le prince des Apôtres doit être honoré avec magnificence. Pourquoi donc ces gens-là

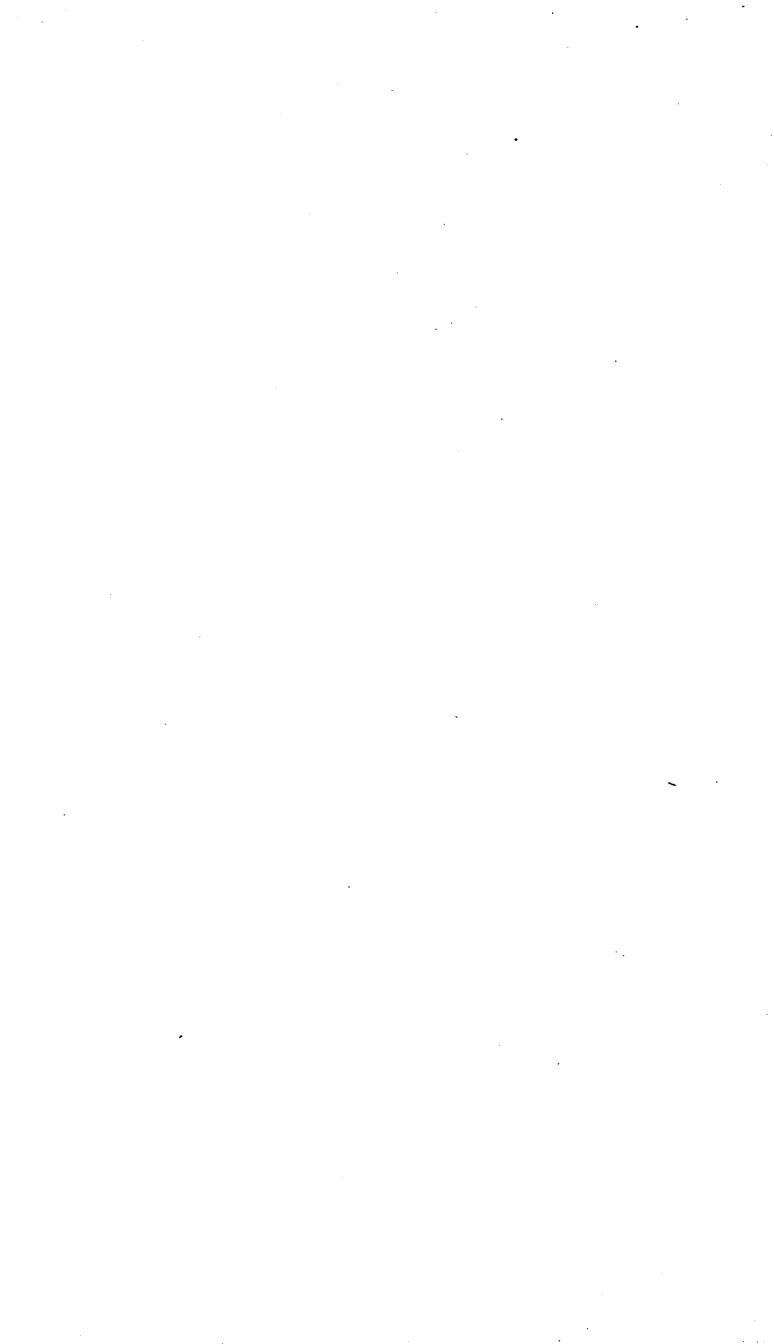
font-ils de si petites offrandes dans l'église où repose son corps ? » Puis, dans un élan de ferveur, il plongea la main dans sa bourse, la retira pleine de deniers et jeta ces pièces d'argent à travers la grille qui entourait l'autel. En tombant, elles firent tant de bruit que tous ceux qui priaient là s'émerveillèrent d'une générosité si magnifique.

Puis il sortit. Devant les portes de l'église, où beaucoup de pauvres se tenaient pour demander l'aumône, il échangea en cachette ses vêtements contre les guenilles d'un petit pauvre. Ensuite, debout sur les degrés de l'église, avec les autres mendiants, il demandait l'aumône en français, — car il parlait volontiers cette langue, sans le faire toujours d'une manière correcte. Enfin il déposa les guenilles et reprit ses vêtements pour revenir à Assise.

Il se mit à prier le Seigneur de lui indiquer sa voie, car il ne s'ouvrait à personne de son secret, et, sur ce point, il ne voulait consulter que Dieu seul qui avait commencé à diriger sa vie, — et parfois encore, l'évêque d'Assise. De fait, à cette époque, on ne trouvait pas chez les hommes la vraie pauvreté qu'il désirait plus que tous les biens de ce monde, et en laquelle il voulait vivre et mourir.

IV

COMMENT,
A LA RENCONTRE DES LÉPREUX,
IL COMMENÇA A SE VAINCRE LUI-MÊME
ET A GOUTER DE LA DOUCEUR
DANS LES CHOSES
QUI AUPARAVANT LUI ÉTAIENT AMÈRES.



Un jour qu'il priait le Seigneur d'une âme fervente, une voix lui répondit : « François, tout ce que tu as aimé et désiré posséder selon la chair, il te faut maintenant l'avoir en haine et mépris, si tu veux connaître ma volonté. Quand tu auras commencé à le faire, ce qui te paraissait jadis charmant et délicieux te sera insupportable et amer ; et, dans ce qui te faisait horreur auparavant, tu puiseras une douceur extrême et une suavité sans mesure. »

Réconforté par ces paroles et par la grâce de Dieu, François se promenait à cheval non loin d'Assise, lorsqu'il rencontra sur sa route un lépreux.

D'ordinaire, la lèpre lui donnait un frisson d'effroi. Ce jour-là, il se fit violence à lui-même : il descendit de cheval, offrit un denier au lépreux et lui baisa la main. Quand il s'éloigna, il reconnut la vérité de la promesse divine : ce qui lui était jadis amer, c'est-à-dire la vue et le contact des lépreux, s'était changé en douceur.

De fait, la vue des lépreux lui était autrefois si amère que non seulement il ne voulait pas les voir, mais qu'il ne consentait même pas à s'approcher du lieu où ils habitaient. Et si parfois il lui arrivait de passer à côté de leurs maisons, ou de les apercevoir, en vain la pitié l'engageait à leur faire l'aumône, il détournait toujours le visage et se bouchait même les narines.

Mais la grâce de Dieu en fit le familier et l'ami des lépreux à ce point que, selon le témoignage qu'il en apporte dans son

testament, il restait volontiers en leur compagnie et les servait avec humilité.

Ainsi transformé par ses visites aux lépreux, il emmena en un lieu solitaire un de ses bons compagnons qu'il avait beaucoup aimé. Il lui confiait qu'il avait découvert un trésor considérable et de grand prix. Cet homme reçut cette confiance avec une joie très vive et, depuis lors, il s'empressait de rejoindre François à chaque appel.

L'homme de Dieu le conduisait souvent à une grotte près d'Assise. Il y entrait seul, laissant dehors son compagnon impatient de posséder le trésor annoncé. Ayant reçu de l'Esprit Saint une nouvelle et singulière effusion de grâce, il suppliait le Père dans le secret et désirait que personne ne sût ce qu'il faisait dans cette grotte, excepté Dieu seul, qu'il consultait sans relâche sur les moyens d'acquérir le trésor céleste.

Mais l'ennemi du genre humain avait remarqué la chose. Il s'efforça d'arracher François à sa pieuse entreprise en jetant dans son cœur la crainte et le frisson.

Il y avait à Assise une femme affreusement bossue. Le démon apparut à l'homme de Dieu : il représentait à sa mémoire l'image de cette femme et le menaçait de lui infliger cette difformité s'il ne renonçait pas à son dessein.

Mais, du fond de sa grotte, le vaillant chevalier du Christ, sans s'émouvoir des menaces du diable, priait dévotement le Seigneur de le guider dans le droit chemin. Il endurait des souffrances horribles et une grande angoisse d'âme, ne voulant prendre aucun repos avant d'avoir complètement réalisé les désirs de son cœur. Les pensées les plus diverses l'assaillaient tour à tour, et leur importunité le bouleversait cruellement. Au dedans, il brûlait

du feu divin, et il ne pouvait cacher, au dehors, l'ardeur et la ferveur de son âme. Il se repentait d'avoir autrefois si gravement péché; les fautes du passé et les tentations du présent étaient pour lui sans joie et sans attrait, et cependant il n'avait pas encore l'assurance d'être fidèle à l'avenir.

Quand il sortait de la grotte pour rejoindre son compagnon, il paraissait devenu un homme nouveau.

V

DES PREMIÈRES PAROLES
QUE LUI ADRESSA LE DIVIN CRUCIFIE,
ET COMMENT, DEPUIS LORS,
IL PORTA DANS SON CŒUR
LA PASSION DU CHRIST
JUSQU'A SA MORT.

Un jour qu'il implorait avec plus de ferveur la miséricorde divine, le Seigneur lui révéla qu'il serait prochainement instruit de ce qu'il aurait à faire. A partir de ce moment-là, il fut rempli d'une joie qu'il ne pouvait contenir, et, même sans le vouloir, il laissait quelque chose de ses secrets parvenir aux oreilles des hommes. Il parlait néanmoins avec réserve et mystère. Il déclarait ne plus vouloir se rendre en Pouille : c'était dans sa propre patrie qu'il ferait de belles et grandes choses.

Ses compagnons remarquèrent le changement opéré en lui : il était déjà bien loin d'eux par les dispositions de son âme, s'il

était encore parfois présent de corps dans leur société. Pour le taquiner, ils lui demandèrent une fois de plus : « Veux-tu prendre femme, François ? » Il leur répondit de nouveau en termes un peu mystérieux, comme la première fois.

Or, peu de jours après, comme il passait près de l'église Saint-Damien, une voix intérieure lui dit d'entrer pour y faire oraison. Il entra. Il commençait à prier avec ferveur devant une image du Christ en croix, lorsqu'il entendit une voix lui dire avec douceur et bienveillance : « François, ne vois-tu pas que ma maison tombe en ruines ? Va donc et répare-la par amour pour moi. » Tremblant et frappé de stupeur, il répondit : « Je vais m'y mettre de toute mon âme, Seigneur. »

Il comprit qu'il s'agissait de l'église Saint-Damien, que sa grande vétusté menaçait d'une chute prochaine. Les paroles

divines le remplirent de joie, et son âme s'éclaira d'une vive lumière : il eut l'intime conviction que c'était Jésus crucifié qui lui adressait cet appel.

A la sortie de l'église, il trouva un prêtre assis tout près de la porte. Mettant la main à la bourse, il lui offrit de l'argent et lui dit : « Je t'en conjure, messire, achète de l'huile pour faire brûler sans interruption une lampe devant ce Crucifix ; et quand tu auras dépensé cette somme, je te donnerai de nouveau autant qu'il le faudra. »

A partir de ce jour, son cœur fut si frappé et si profondément meurtri au souvenir de la Passion du Seigneur que, tout le reste de sa vie, il garda en son âme la mémoire des stigmates du Seigneur Jésus. La chose fut bien connue plus tard, lorsque les stigmates du Sauveur se reproduisirent sur le corps de François par un miracle dont il y eut des preuves d'une évidente clarté.

Il mortifiait durement sa chair : malade ou bien portant, toujours d'une austérité excessive, il n'eut jamais le moindre ménagement pour son corps. C'est pourquoi, sur le point de mourir, il avoua qu'il avait beaucoup péché contre son corps qu'il appelait frère âne.

Un jour, il marchait seul aux abords de l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule, pleurant et se lamentant à haute voix. Un homme pieux l'entendit et, pensant que François souffrait de maladie ou de chagrin, il fut touché de pitié et lui demanda la cause de ses larmes. L'homme de Dieu répondit : « Je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ. Par amour pour lui, je ne devrais pas rougir de traverser l'univers en gémissant ainsi et en pleurant. » Alors l'autre joignit ses lamentations à celles du bienheureux.

Souvent, lorsque François se relevait

après son oraison, on lui voyait les yeux pleins de sang, tant il avait versé de larmes amères. Mais son affliction ne se bornait pas aux pleurs : il s'abstenait même de boire et de manger, en souvenir de la Passion du Seigneur Jésus.

Quand il lui arrivait de s'asseoir à table avec les gens du monde, et qu'on lui servait des mets agréables à son goût, il n'y touchait guère, alléguant une excuse pour ne point paraître les avoir laissés par mortification.

Mangeait-il avec ses frères, il mettait souvent de la cendre sur ses aliments, en disant à ses compagnons pour voiler sa pénitence : « Notre sœur la cendre est chaste. »

Un jour qu'il était assis à table, un frère lui dit que la bienheureuse Vierge Marie avait été si pauvre qu'elle n'avait pas toujours eu, à l'heure des repas, de quoi

donner à manger à son Fils. A cette parole, l'homme de Dieu poussa un soupir de profonde douleur ; il quitta la table et se mit à manger son pain sur la terre nue.

Bien souvent, lorsqu'il était assis pour prendre son repas, à peine avait-il commencé qu'il s'arrêtait net, sans manger ni boire, tenu en suspens par la méditation des choses du ciel. Il ne voulait pas, à ce moment-là, qu'on le troublât par un bruit de paroles, et il poussait de longs soupirs du fond de son cœur. Il disait aux frères qu'ils devaient toujours louer Dieu quand ils l'entendaient soupirer ainsi, et prier pour lui bien fidèlement.

Ce que nous venons de dire incidemment de son austérité a pour but de montrer qu'après les paroles entendues devant le Crucifix, il voulut, jusqu'à sa mort, mettre toujours sa vie en conformité avec la Passion du Christ.

VI

COMMENT IL ECHAPPA
A LA PERSÉCUTION DE SON PÈRE
ET DE SES PROCHES.
EN SE RÉFUGIANT CHEZ LE PRÊTRE
DE CETTE ÉGLISE SAINT-DAMIEN
PAR LA FENÊTRE DE LAQUELLE
IL AVAIT JETÉ DE L'ARGENT.

La vision et les paroles du Crucifix l'avaient rempli d'allégresse. Aussitôt il se lève, se munit du signe de la croix, monte à cheval et, emportant avec lui des étoffes de diverses couleurs, il se rend à la ville de Foligno. Là, il vend son cheval et tout ce qu'il avait apporté ; puis il retourne à l'église Saint-Damien.

Il y trouva un pauvre prêtre dont il baisa les mains avec beaucoup de foi et de piété, et, lui offrant tout l'argent qu'il avait sur lui, il lui raconta en détail l'histoire de ses projets.

Le prêtre, stupéfait, émerveillé de cette

conversion subite, ne voulait pas y croire. Pensant qu'on se jouait de lui, il refuse de prendre l'argent. Alors François s'obstine et insiste : il s'efforce de lui faire reconnaître la vérité de ses paroles et le supplie instamment de l'autoriser à demeurer avec lui. Le prêtre finit par se décider à l'accueillir, mais, craignant les parents de François, il n'accepta pas l'argent. Alors le bienheureux, qui avait un vrai mépris pour les richesses, jeta dans l'embrasement de la fenêtre cet argent qui n'était à ses yeux que vile poussière.

Pendant qu'il séjournait en ce lieu, son père le cherchait sans relâche ; il allait demandant partout ce qu'était devenu son enfant. Quand il apprit que François était complètement transformé et se trouvait en ce lieu, il fut saisi d'une vive douleur au plus profond de l'âme ; bouleversé devant cet événement imprévu, il convoqua ses

amis et ses voisins et, avec eux, courut en hâte pour atteindre son fils.

Mais François était maintenant un nouveau chevalier du Christ. Aussi, apprenant les menaces de ceux qui étaient à sa recherche et averti de leur approche, il voulut se dérober à la colère paternelle. Il se réfugia dans une caverne secrète qu'il s'était préparée pour cela, et il s'y cacha pendant un mois entier.

La caverne n'était connue que d'un membre de sa famille. Il y apportait de temps en temps de la nourriture que François mangeait en cachette. Le visage ruisselant d'une pluie de larmes, il priait constamment le Seigneur de le délivrer de cette persécution qui entravait ses desseins, et de lui accorder, par un privilège de sa bienveillance, la grâce de réaliser en plénitude les pieuses résolutions de son âme.

Ainsi, dans le jeûne et les larmes, il suppliait le Seigneur avec ferveur et persévérance ; ne comptant ni sur sa propre vertu ni sur son adresse, il mit résolument tout son espoir dans le Seigneur qui, au milieu même de ses ténèbres, l'avait comme inondé d'une joie ineffable et illuminé d'une clarté merveilleuse.

Puis, tout embrasé d'amour divin, il quitta la caverne et se mit en route vers Assise, d'un pas hâtif et allègre.

Alors, armé de sa confiance en Jésus-Christ, le cœur brûlant d'un feu divin, se reprochant son manque de courage et ses vaines frayeurs, il alla s'exposer franchement aux coups de ses persécuteurs.

Quand ils l'aperçurent, ceux qui l'avaient connu jadis l'accablèrent d'injures misérables. Ils criaient : « au fou ! à l'insensé ! » et ils lui jetaient de la boue et des pierres.

Le voyant si différent de ce qu'il était

autrefois et si exténué par ses mortifications corporelles, ils attribuaient tout ce qu'il faisait à l'épuisement ou à la démence. Mais le chevalier du Christ passait comme un sourd à travers toutes ces clameurs ; nulle injure ne pouvait l'abattre ni l'émouvoir : il continuait de rendre grâces à Dieu.

On parlait de lui sur les places et dans les rues de la cité. La rumeur finit par arriver aux oreilles du père. Quand il sut les traitements que François recevait de la part de ses compatriotes, il se leva aussitôt pour aller le saisir, résolu, non à le délivrer, mais plutôt à le perdre tout à fait.

Alors il ne connaît plus de mesure. Il court sur lui, comme un loup sur un agneau. Il le regarde d'un œil farouche, le visage contracté de colère. Durement, il met la main sur lui et le traîne jusqu'à sa maison.

Plusieurs jours durant, il le tint enfermé dans un cachot sans lumière. Il essayait, par des paroles ou par des coups, de ramener son âme aux vanités du monde. Mais François ne se laissa pas émouvoir par ce qu'on lui disait; les liens et les coups ne vinrent pas non plus à bout de son courage : sa patience supporta tout ; il se montra même plus ardent et plus énergiquement décidé à poursuivre son saint idéal.

Une affaire urgente força le père à s'absenter. Restée seule avec François, la mère, qui n'approuvait pas la conduite de son mari, adressait à son fils des exhortations caressantes. Mais elle ne put le détourner de ses pieux desseins. Son cœur maternel eut pitié de lui. Elle brisa ses chaînes et lui permit de s'en aller en liberté.

François rendit grâces au Tout-Puissant

et revint au lieu où il était auparavant. Plus libre désormais, en homme éprouvé par les attaques des démons et instruit par l'expérience des tentations, retrouvant la sérénité, il se montrait, au sortir des outrages subis, plus généreux et plus alerte dans sa marche vers la perfection.

Sur ces entrefaites, le père rentre chez lui et, ne trouvant pas son fils, — accumulant péchés sur péchés, — il accable sa femme d'injures.

Puis il court au palais communal pour se plaindre de son fils devant les consuls. Ceux-ci, voyant son trouble, citent François à comparaître devant eux et le font appeler par un crieur. François répondit à l'envoyé que la grâce de Dieu avait fait de lui un homme libre, et qu'il ne dépendait plus des consuls puisqu'il était au service exclusif du Dieu Très-Haut. Alors les consuls, ne voulant pas lui faire violence,

dirent au père : « Depuis qu'il est entré au service de Dieu, il est hors de notre juridiction. »

Le père, constatant qu'il n'obtenait rien devant les consuls, alla porter ses plaintes devant l'évêque de la cité.

L'évêque, personnage discret et prudent, appela François, dans les formes ordinaires, à comparaître pour s'expliquer sur les doléances de son père. Il répondit au messager : « Je vais aller chez le Seigneur Évêque, qui est père et seigneur des âmes. »

Il vint donc chez l'évêque, qui le reçut avec une grande joie. L'évêque lui dit : « Ton père est sévèrement irrité contre toi, et tout à fait scandalisé. C'est pourquoi rends-lui, si tu veux servir Dieu, l'argent que tu possèdes, car si, par hasard, il a été injustement acquis, Dieu ne veut pas que tu le consacres aux besoins

de l'Eglise, et cela à cause des péchés de ton père, dont la colère s'apaisera quand il aura reçu l'argent. Aie confiance en Dieu, mon fils, et conduis-toi en homme. Ne crains pas, car Il sera ton soutien et te fournira en abondance tout ce qui sera nécessaire à l'œuvre de son Église. »

L'homme de Dieu se leva, joyeux et réconforté par les paroles de l'évêque. Il lui apporta l'argent : « Monseigneur, lui dit-il, je veux rendre de bon cœur l'argent qui appartient à mon père, et même les vêtements que je porte . » Il entre alors dans la chambre de l'évêque, se dépouille de tous ses habits et dépose l'argent sur le tas, en présence de l'évêque, de son père et de quelques autres témoins. Ainsi dévêtu il s'avance en disant : « Écoutez-moi tous et comprenez bien. Jusqu'ici j'appelais Pierre Bernardone mon père. Mais puisque j'ai décidé de servir Dieu,

je lui rends l'argent qui tourmentait son âme et tous les vêtements que je tenais de lui. Je veux dire désormais « notre Père qui êtes aux cieux » et non plus « mon père, Pierre Bernardone. »

Lors, on put constater que l'homme de Dieu portait sur sa chair un cilice que cachaient ses riches vêtements de couleur.

Accablé de douleur, enflammé de colère, le père se leva, ramassa les deniers et tous les vêtements et les emporta dans sa maison. Les témoins de cette scène s'indignèrent contre lui : il n'avait rien laissé à son fils pour se vêtir ! Touchés d'une sincère pitié pour François, ils se mirent à verser des larmes.

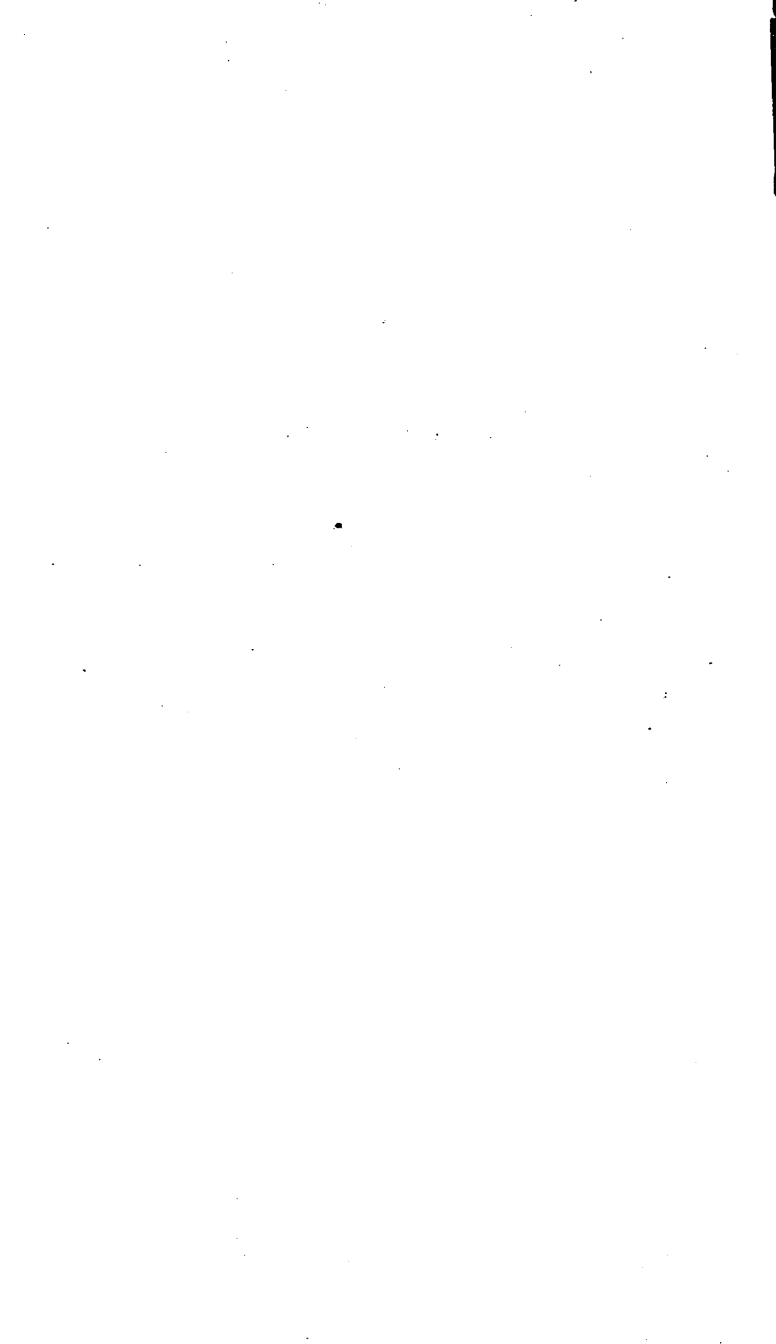
L'évêque avait observé attentivement l'homme de Dieu. Il fut émerveillé de sa ferveur et de sa constance ; et, ouvrant les bras pour le recevoir, il le couvrit de son manteau.

Il avait nettement l'intuition que François avait agi d'après une inspiration divine, et il reconnaissait que tout ce qu'il avait vu était plein de mystère. A partir de cette heure-là, il devint son protecteur : il l'exhortait, le réchauffait de son affection et l'enveloppait de sa tendre charité.



VII

DES GRANDES FATIGUES
ET AFFLICTIONS QU'IL SUPPORTA
POUR
RESTAURER L'ÉGLISE SAINT-DAMIEN,
ET COMMENT IL ENTREPRIT
LA VICTOIRE SUR LUI-MÊME
EN ALLANT DEMANDER L'AUMONE.



Le serviteur de Dieu, François, dépouillé de toutes les choses du monde, se consacre désormais aux œuvres de la justice divine. Il n'a que mépris pour sa vie passée et il s'attache au service de Dieu par tous les moyens en son pouvoir.

De retour à l'église Saint-Damien, rempli de joie et de ferveur, il se fit une sorte d'habit d'ermite et il réconforta le chapelain de cette église avec les mêmes paroles d'encouragement que lui avait adressées l'évêque.

Puis un jour il se leva, entra dans la ville, parcourut les places et les rues en

chantant les louanges du Seigneur. Il semblait enivré de l'esprit divin. Quand il eut fini de célébrer la gloire de Dieu, il entreprit de se procurer des pierres pour réparer l'église : « Qui me donnera une pierre, criait-il, recevra une récompense ; qui m'en donnera deux aura double récompense ; qui m'en donnera trois aura triple récompense. »

Dans l'enthousiasme de son âme, il adressait encore beaucoup d'autres appels naïfs, car c'était un homme simple et candide, cet élu de Dieu ; loin de recourir au docte langage de l'humaine sagesse, il se comportait avec simplicité en toutes choses.

Beaucoup se moquaient de lui, le prenant pour un fou. D'autres, saisis de pitié, étaient émus jusqu'aux larmes, en voyant qu'après avoir tant goûté aux charmes et aux vanités du siècle, il était si vite arrivé

à s'enivrer du divin amour. Mais lui, sans faire cas des moqueries, rendait grâces à Dieu dans la ferveur de son âme.

Tout ce qu'il endura dans cette entreprise serait trop long et trop difficile à raconter. Lui qui vivait jadis dans le bien-être à la maison paternelle, il portait maintenant des pierres sur ses épaules, se mortifiant de mille façons au service de Dieu.

Le prêtre, témoin de sa fatigue, voyant que, dans sa ferveur, il s'adonnait avec excès à sa pieuse besogne, prenait soin, malgré son indigence, de lui faire préparer quelque chose de spécial pour ses repas. Car il savait que, dans le monde, François avait connu le confort de la vie. De fait, en ce temps-là, — l'homme de Dieu le confessa plus tard à diverses reprises, — il avait une nourriture choisie et raffinée et il ne touchait pas aux mets qui n'étaient pas de son goût.

Un jour vint où il remarqua les attentions du prêtre à son égard. Il se dit en lui-même : « Trouveras-tu partout où tu iras ce prêtre qui te montre tant de bonté ? Ce n'est pas là, certes, la vie de pauvreté que tu as prétendu choisir. Va donc, comme un vrai pauvre, de porte en porte ; prends une écuelle, et, quand tu auras faim, tu y mettras tous les aliments que tu pourras recueillir. Voilà comment tu dois vivre volontairement pour l'amour de Celui qui naquit pauvre, vécut pauvrement dans le monde, resta dépouillé et pauvre sur un gibet et fut enseveli dans un tombeau d'emprunt. »

Un jour donc, il se leva et prit une écuelle. Il entra dans la ville et alla demander l'aumône de porte en porte. Il mêlait dans son écuelle les restes d'aliments les plus disparates. Alors, beaucoup de personnes, se souvenant qu'il avait jadis vécu

dans le bien-être, s'étonnaient de le voir si merveilleusement transformé, et arrivé à un tel mépris de lui-même. Pourtant, quand il voulut goûter à ce mélange, la première fois, il eut la nausée : jamais il n'avait touché à des aliments aussi misérables ; il n'aurait pas même consenti autrefois à les regarder ! Enfin il surmonta sa répugnance, et se mit à manger ; il lui sembla qu'il n'avait jamais encore savouré de mets avec de pareilles délices.

Alors son cœur tressaillit de joie dans le Seigneur de ce que sa chair, faible pourtant et tout épuisée, avait eu la force de supporter joyeusement pour l'amour de Dieu les choses les plus dures et les plus amères. Il rendit grâces à Dieu d'avoir changé pour lui l'amertume en douceur et de l'avoir soutenu de tant de manières. Il pria donc le chapelain de ne plus lui préparer ou faire préparer de repas.

Son père, le voyant dans une situation si misérable, était rempli de douleur. Il l'avait beaucoup aimé. Mais il éprouvait tant d'humiliation et de chagrin à le voir meurtri dans sa chair par l'excès des mortifications et par le froid, que, chaque fois qu'il le rencontrait, il lui jetait sa malédiction.

L'homme de Dieu, sentant peser sur lui les malédictions paternelles, se choisit pour père un homme très pauvre et chétif, et il lui dit : « Viens avec moi et je te donnerai une part des aumônes que je recevrai. Quand tu verras mon père me maudire, je te dirai : Père, bénis-moi ; alors tu feras sur moi le signe de la croix et tu me béniras à sa place. »

Lorsque le pauvre le bénissait ainsi, l'homme de Dieu disait à son père : « Ne crois-tu pas que Dieu puisse me donner

un père qui oppose ses bénédictions à tes malédictions ? »

Alors, beaucoup de ceux qui se moquaient de lui, voyant la patience avec laquelle il supportait toutes les railleries, étaient dans l'étonnement et l'admiration.

C'était pendant l'hiver. Un matin qu'il se tenait en oraison, revêtu de très pauvres habits, son frère selon la chair, passant près de lui, fit à l'un de ses concitoyens cette réflexion ironique : « Dis donc à François de te vendre au moins un sou de sa sueur. » L'homme de Dieu entendit ces mots. Rempli d'une joie surnaturelle, dans l'élan de son âme, il répondit en français : « C'est au Seigneur que je la vendrai cette sueur-là, et bien cher ! »

Au temps où il travaillait sans relâche à la restauration de l'église Saint-Damien, comme il voulait que des lampes y fussent

perpétuellement allumées, il allait à travers la cité en mendiant de l'huile.

Un jour qu'il approchait d'une maison, il aperçut des gens rassemblés pour jouer. Alors il eut honte de demander l'aumône en leur présence et se retira. Mais, rentrant en lui-même, il s'accusa d'avoir péché. Il courut ensuite à l'endroit où se tenaient les jeux et il confessa devant tout le monde qu'il n'avait pas osé demander l'aumône par respect humain. Puis, aussitôt, il entra dans la maison et, en français, il demanda aux joueurs de lui donner, pour l'amour de Dieu, l'huile nécessaire aux lampes de l'église.

Plusieurs ouvriers travaillaient avec lui à la réparation de l'église. Il interpellait d'une voix forte, dans la joie de son âme, les voisins et les passants et leur disait en français : « Venez, aidez-moi à travailler à l'église Saint-Damien : elle deviendra

un couvent de Dames dont la renommée et la vie glorifieront dans l'Église universelle notre Père des cieux. »

Voilà comment, animé de l'esprit prophétique, il annonça des choses qui se réalisèrent. C'est, en effet, dans ce lieu sacré que l'Ordre fameux et si admirable des religieuses appelées les *Pauvres Dames* fut heureusement fondé par le bienheureux François, environ six ans après sa conversion. Leur règle édifiante et leurs glorieuses institutions ont été, dans la suite, approuvées par l'autorité du Siège Apostolique, par le pape Grégoire IX de sainte mémoire, alors évêque d'Ostie.

VIII

COMMENT IL ENTENDIT
ET COMPRIT LES CONSEILS
QUE DONNE LE CHRIST
DANS SON ÉVANGILE,
ET CHANGEA AUSSITOT DE COSTUME
POUR REVÊTIR
UN NOUVEL HABIT DE PERFECTION,
AU DEDANS COMME AU DEHORS.



Lorsque le bienheureux François eut achevé l'œuvre de l'église Saint-Damien, il portait encore l'habit d'ermite. Il allait, le bâton à la main, les pieds chaussés, ceint d'une courroie.

Un jour il entendit, pendant la célébration de la messe, ce que le Christ recommande à ses disciples quand il les envoie prêcher : n'emporter en voyage ni or, ni argent, ni bourse, ni pain, ni bâton ; n'avoir pas de chaussures, ne pas posséder deux tuniques. Il comprit plus clairement ces paroles quand il eut ensuite demandé au prêtre des explications. Alors, rempli

d'une joie indicible, il s'écria : « Voilà ce que de toutes mes forces je veux réaliser. »

Il confie à sa mémoire tous les conseils entendus et, joyeux, s'efforce de les mettre en pratique. Sans hésiter, il se débarrasse de ce qu'il a en double ; et, à partir de ce moment-là, il ne se sert plus de bâton, ni de chaussures, ni de sac, ni de bourse. Mais il se fait une tunique bien pauvre et grossière ; il rejette sa courroie et prend pour ceinture une corde.

Il met toute la sollicitude de son cœur à scruter les inspirations de cette grâce nouvelle et se demande comment il pourra les faire passer dans sa vie. Poussé par une force divine, il se fait le héraut de la perfection évangélique, et il s'en va prêcher la pénitence devant le peuple dans un langage familier.

Ses paroles n'étaient ni frivoles ni ridicules. Remplies de la vertu de l'Esprit

Saint, elles pénétraient au plus intime du cœur et plongeaient l'auditoire dans un profond ravissement.

Comme il en témoigna plus tard, une révélation divine lui avait appris la salutation suivante : « Que le Seigneur vous donne la paix ! » C'est pourquoi, dans toutes ses prédications qui apportaient le message de paix, il commençait par saluer ainsi le peuple.

Fait étrange et qu'on ne peut admettre sans miracle : il avait eu, avant sa conversion, pour adresser ce salut de paix, un précurseur qui parcourait souvent les rues d'Assise en répétant cette formule : « Paix et bonheur ! Paix et bonheur ! » Une comparaison trouva créance : de même que Jean (le Baptiste), qui annonçait le Christ, disparut lorsque Jésus commença de prêcher, ainsi cet autre Jean, qui avait devancé le bienheureux

François dans son apostolat de paix, ne reparut pas après l'arrivée du saint.

Aussitôt donc, l'homme de Dieu, François, animé de l'esprit prophétique, venant après son précurseur, annonçait la paix et prêchait le salut selon le langage des prophètes. Ses exhortations bienfaisantes unirent dans une paix véritable beaucoup d'hommes séparés du Christ et éloignés de la religion. Ainsi, peu à peu, le bienheureux François se faisait connaître, dans la vérité et la simplicité de sa doctrine et de sa vie, si bien que, deux ans après sa conversion, quelques hommes, entraînés par son exemple, se décidèrent à faire pénitence et, renonçant à toutes les choses du monde, vinrent partager sa vie.

Le premier d'entre eux fut frère Bernard de sainte mémoire. Il avait remarqué la fidélité et la ferveur du bienheureux François au service de Dieu. Il savait au prix

de quelles fatigues il restaurait les églises en ruines. Il s'étonnait de l'austérité de sa vie, en songeant au luxe que François avait connu dans le monde. Alors il résolut dans son cœur de distribuer aux pauvres tous les biens qu'il possédait, et d'aller partager vaillamment l'existence de François.

En grand mystère il vint, un jour, trouver l'homme de Dieu, lui dévoila sa résolution et s'entendit avec lui pour fixer le soir de leur rencontre. Le bienheureux François rendit grâces à Dieu, car il n'avait pas encore eu de compagnon, et il ressentit une joie intense, étant donné surtout que le seigneur Bernard était homme de grande édification.

Au soir convenu, le bienheureux François vint donc le trouver dans sa demeure, le cœur rempli d'allégresse, et ils restèrent ensemble toute la nuit. Entre autres choses, le seigneur Bernard lui dit : « Si quelqu'un

tenait de son maître des biens, considérables ou non, et si, après les avoir possédés pendant de longues années, il ne voulait pas les garder plus longtemps, qu'en pourrait-il faire de mieux ? » Le bienheureux François répondit qu'il devait rendre à son maître ce qu'il en avait reçu. Le seigneur Bernard repartit : « Eh bien, Frère, tous mes biens d'ici-bas, je veux les distribuer pour l'amour de mon Seigneur qui me les a donnés, je le veux, puisque c'est là, d'après toi, le parti le meilleur. » Alors le saint reprit : « Demain, à la première heure, nous irons à l'église, et le livre des Évangiles nous apprendra ce que le Christ a enseigné à ses disciples. »

A l'aube, ils se levèrent et, prenant avec eux un autre homme, nommé Pierre, qui voulait lui aussi devenir frère, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas, près de la place d'Assise. Ils y entrèrent pour prier.

Comme ils étaient simples et qu'ils n'auraient su trouver les passages de l'Évangile sur le renoncement au monde, ils priaient dévotement le Seigneur de daigner leur manifester sa volonté à la première page qu'ils verraient en ouvrant le saint livre.

Leur prière finie, le bienheureux François prit le livre fermé, puis, s'agenouillant devant l'autel, il l'ouvrit au hasard : le premier passage qui tomba sous ses yeux contenait ce conseil du Seigneur : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. »

A cette découverte, le bienheureux François éprouva une joie profonde et rendit grâces à Dieu. Mais, en vrai dévot de la Trinité sainte, il voulut l'appui d'un triple témoignage : il rouvrit le livre une seconde et une troisième fois. La seconde fois, il rencontra ce texte : « N'emportez rien

dans votre chemin... » Et la troisième, cet autre : « Qui veut venir à ma suite doit renoncer à soi-même. »

Quand le bienheureux François avait ouvert le livre, il remerciait Dieu, chaque fois, d'approuver sa résolution et le désir qu'il avait conçu depuis longtemps ; et cette approbation lui fut ainsi donnée et manifestée trois fois d'une façon merveilleuse. A la fin, il dit à ses compagnons, Bernard et Pierre : « Voilà, Frères, la vie et la règle que nous aurons, nous et tous ceux qui voudront se joindre à nous. Allez donc, et faites tout ce qui vous a été proposé. »

Alors le seigneur Bernard s'en alla. Il était fort riche. Il vendit tous les biens qu'il possédait, en retira beaucoup d'argent et distribua le tout aux pauvres de la ville. Pierre, lui aussi, accomplit de tout son pouvoir le conseil divin. Après s'être dépouillés de tous leurs biens, l'un et

l'autre prirent l'habit que le saint lui-même venait de revêtir en quittant son costume d'ermite ; et, à partir de cette heure, ils vécurent avec lui selon la règle du saint Évangile que le Seigneur leur avait montrée.

Aussi le bienheureux François a-t-il pu dire dans son testament : « C'est le Seigneur en personne qui m'a révélé comment je devais vivre selon la règle du saint Évangile. »

IX

DE LA VOCATION DE FRÈRE SYLVESTRE
ET DE LA VISION QU'IL EUT
AVANT SON ENTRÉE DANS L'ORDRE.

Lorsque le seigneur Bernard faisait, comme on l'a dit, la distribution de ses biens aux pauvres, le bienheureux François était là : il considérait l'œuvre merveilleuse du Seigneur et glorifiait et louait Dieu dans son cœur.

Un prêtre s'approcha. Il s'appelait Sylvestre. Le bienheureux François lui avait acheté des pierres pour réparer l'église Saint-Damien. Quand il vit tout l'argent que répandait Bernard d'après les conseils de l'homme de Dieu, la cupidité enflamma son cœur. Il s'écria : « François, tu ne m'as pas bien payé les pierres que tu m'as achetées. » Ces récrimina-

tions injustes furent entendues : le saint contempteur de la cupidité s'approcha aussitôt du seigneur Bernard, mit la main dans sa tunique où était l'argent, et en sortit prestement une pleine poignée de deniers qu'il donna au prêtre mécontent. Une seconde fois, il remplit sa main de monnaie ; puis il demanda : « Es-tu maintenant parfaitement payé, messire prêtre ? » Il répondit : « Oui, Frère, parfaitement. » Et, joyeux, il retourna chez lui avec l'argent qu'il venait de recevoir.

Mais, quelques jours plus tard, ce prêtre, poussé par une inspiration divine, se mit à réfléchir sur le geste du bienheureux François. Il se disait en lui-même : « Ne suis-je pas un misérable, à mon âge, de convoiter ainsi et de poursuivre les biens de ce monde, tandis que ce jeune homme les méprise et les abhorre par amour de Dieu ? »

La nuit suivante, il vit en songe une croix immense dont le sommet touchait les cieux, et dont le pied s'appuyait sur les lèvres de François ; ses bras s'étendaient d'une partie du monde à l'autre. Le prêtre s'éveilla : il reconnut, et il fut bien persuadé, que François était vraiment un ami et un serviteur de Dieu, et que l'Ordre religieux dont il était le fondateur se développerait rapidement à travers le monde entier. Alors la crainte du Seigneur le saisit et il se mit à faire pénitence dans sa maison. Peu de temps après, il se décidait à entrer dans le nouvel Ordre : il y mena une vie très édifiante et sa mort fut glorieuse.

François, l'homme de Dieu, vivait alors, — nous l'avons dit, — en compagnie de deux frères. Comme ils n'avaient pas de logement qui pût les abriter d'une façon durable, ils se rendirent ensemble à une

pauvre petite église abandonnée qui s'appelait Sainte-Marie de la Portioncule ; là, ils se firent une petite cabane pour y vivre en commun.

Quelques jours après, un homme d'Assise, du nom d'Égide, vint les trouver. Plein de respect et de piété, il s'agenouilla et pria l'homme de Dieu de l'admettre en sa compagnie. François fut touché de sa foi et de sa dévotion ; et, voyant que cet homme pourrait obtenir de Dieu de grandes grâces, — ce que les événements prouvèrent avec évidence, — il lui fit bon accueil. Ainsi rassemblés, les quatre Frères goûtèrent une joie intense et le bonheur que donne l'Esprit Saint ; puis, pour réaliser de nouveaux progrès vers la perfection, ils se séparèrent de la manière suivante.

Le bienheureux François prit avec lui Frère Égide et se mit en route vers la

Marche d'Ancône. Les deux autres allèrent dans une direction opposée. En allant vers la Marche, les pèlerins se réjouissaient grandement dans le Seigneur. L'homme de Dieu, à voix haute et claire, chantait en français les louanges du Seigneur ; il célébrait et glorifiait la bonté du Très-Haut. A voir leur allégresse, on eût dit qu'ils avaient trouvé un trésor considérable dans le domaine de Dame Pauvreté, pour l'amour de laquelle ils avaient, généreusement et de bon cœur, abandonné tous les biens terrestres qui, à leurs yeux, n'étaient que fange.

Le bienheureux François dit à Frère Égide : « Notre famille religieuse sera semblable au pêcheur qui jette son filet, prend une foule énorme de poissons, laisse dans l'eau les petits et ne met que les gros dans ses paniers. » C'est en ces termes qu'il prophétisait l'expansion de son Ordre.

L'homme de Dieu n'adressait pas encore au peuple de vraies prédications ; cependant, lorsqu'il traversait les villes et les bourgades, il exhortait tout le monde à aimer et craindre Dieu, et à faire pénitence pour les péchés. Frère Égide, lui, pressait les auditeurs de croire à sa parole : François leur donnait de si bons conseils !

Ceux qui les entendaient se demandaient entre eux : « Qu'est-ce donc que ces hommes-là, et que veulent-ils nous dire ? » En ce temps-là, en effet, l'amour et la crainte de Dieu étaient pour ainsi dire éteints partout, et l'on ignorait profondément les voies de la pénitence. Même, cela passait pour folie. Car les plaisirs de la chair, la convoitise des richesses et l'orgueil de la vie régnaient à ce point que le monde tout entier semblait être devenu la proie de ces trois fléaux.

On avait donc des opinions contraires

sur ces hommes évangéliques. Les uns disaient que c'étaient des fous ou des hommes ivres. Les autres affirmaient que leurs paroles ne pouvaient provenir de la folie. Un des auditeurs déclara : « Ou bien c'est pour atteindre le sommet de la perfection qu'ils se sont attachés au Seigneur, ou bien ce sont vraiment des insensés, car ils vivent comme des désespérés : ils ne prennent que fort peu de nourriture, ils marchent pieds nus et portent les plus misérables vêtements. »

Cependant, plusieurs avaient ressenti une crainte respectueuse pour ces hommes en voyant la beauté sainte de leur vie, mais personne ne songeait encore à les suivre. Des femmes et des jeunes filles, les apercevant de loin, s'enfuyaient en tremblant, dans la crainte de se laisser entraîner par leur sottise et leur démente.

Après avoir parcouru la province, les

Frères rentrèrent à Sainte-Marie de la Portioncule.

Quelques jours s'écoulèrent. Ils virent venir à eux trois autres Frères, des hommes d'Assise, Sabatino, Morito et Jean de Capella, qui supplièrent le bienheureux François de les admettre au nombre des Frères. Il les accueillit avec simplicité et bonté.

Quand ils allaient à travers la ville demander l'aumône, c'est à peine si quelqu'un leur donnait. D'ordinaire, on les accablait d'injures ; on leur disait que, s'ils avaient abandonné leurs biens, c'était pour manger le bien d'autrui. Aussi avaient-ils à supporter une grande gêne.

De leur côté, leurs parents et leurs proches les tourmentaient. Quelques personnes de la ville se moquaient d'eux, comme de fous et de naïfs ; car, en ce temps-là, personne ne renonçait à ses biens pour quémander l'aumône de porte en porte !

L'évêque d'Assise, lui, près de qui l'homme de Dieu allait souvent prendre conseil, le recevait avec bienveillance. Il lui dit un jour : « Votre vie me semble bien austère ; il est dur de ne rien posséder en ce monde. » Le saint lui répondit : « Monseigneur, si nous avions des biens, il nous faudrait des armes pour nous défendre. Car c'est de la richesse que proviennent les discussions et les procès ; c'est elle qui crée tant d'obstacles à l'amour de Dieu et du prochain. Aussi ne voulons-nous posséder en ce monde aucun bien temporel. »

L'évêque fut très touché de cette réponse. L'homme de Dieu méprisait toutes les richesses passagères, et en particulier l'argent, à tel point que, dans toutes ses règles, il recommandait par-dessus tout la pauvreté et donnait à tous les frères le souci de fuir l'argent.

Car il a fait plusieurs règles et il les a éprouvées avant de composer celle qu'il laissa en dernier lieu à ses frères. Ainsi, dans l'une d'elles, il dit, pour faire détester l'argent : « Prenons garde, nous qui avons tout abandonné, de perdre pour si peu de chose le royaume des cieux. Et si par hasard nous trouvons de l'argent en un lieu quelconque, n'en faisons pas plus de cas que de la poussière que nous foulons sous nos pieds. »

X

COMMENT IL PRÉDIT
A SES SIX COMPAGNONS
TOUT CE QUI LEUR ARRIVERAIT
DANS LEURS COURSES
A TRAVERS LE MONDE,
ET COMMENT IL LES EXHORTAIT
A LA PATIENCE.

Le bienheureux François, déjà rempli de la grâce de l'Esprit Saint, appela près de lui ses six frères et leur prédit ce qui devait leur arriver.

« Frères bien-aimés, disait-il, considérons notre vocation. Dieu, dans sa miséricorde, nous a choisis, non seulement pour faire notre salut, mais aussi pour sauver beaucoup d'âmes : allons à travers le monde, et, par nos exemples plus encore que par nos propos, exhortons les hommes à faire pénitence de leurs péchés et à garder le souvenir des commandements divins. Ne soyez pas alarmés à la pensée de votre faiblesse et de votre igno-

rance, mais, sans crainte et simplement, prêchez la pénitence. Ayez confiance en Dieu qui a vaincu le monde : c'est son Esprit qui parle en vous et par vous, pour exhorter tous les pécheurs à se convertir et à observer ses préceptes. Vous trouverez certains hommes fidèles, doux, bien disposés, qui vous recevront avec joie, vous et vos paroles ; mais plusieurs autres seront rebelles, orgueilleux, blasphémateurs ; ils vous résisteront et ils opposeront leurs injures à tout ce que vous direz. Gravez donc bien dans vos cœurs la résolution de tout supporter en patience et humilité. »

A ces paroles, les frères prirent peur. Mais le saint ajouta : « Ne craignez pas : vous verrez bientôt venir à vous beaucoup de savants et de nobles, et ils iront avec vous prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Les pécheurs se convertiront en grand nombre, et le Seigneur multipliera

et augmentera sa famille à travers le monde. »

Les ayant ainsi rassurés, il les bénit. Les hommes de Dieu s'en allèrent, décidés à suivre pieusement ses conseils.

Quand ils rencontraient une église ou une croix, ils s'inclinaient pour adorer et disaient dévotement : « Nous t'adorons, ô Christ, et nous te bénissons pour toutes les églises qui sont dans l'univers, parce que tu as racheté le monde par ta croix sainte. » Ils croyaient, en effet, trouver toujours la présence de Dieu là où ils rencontraient une croix ou une église.

Tous ceux qui les voyaient étaient dans un grand émerveillement, car leur habit et leur vie les rendaient bien différents de tous les autres mortels et en faisaient pour ainsi dire des hommes des forêts.

Là où ils entraient, dans une ville ou un château, dans un village ou une modeste

maison, ils prêchaient la paix, reconfortaient tout le monde, en disant de craindre et d'aimer le Créateur du ciel et de la terre et d'observer ses commandements.

Plusieurs les écoutaient avec sympathie. D'autres, au contraire, se moquaient d'eux. La plupart les harcelaient de questions. Il y en avait qui disaient : « D'où venez-vous ? » D'autres leur demandaient à quel Ordre religieux ils appartenaient. Bien qu'il fût fastidieux de répondre à tous ces importuns, ils déclaraient avec simplicité qu'ils n'étaient que des pénitents, originaires d'Assise. De fait, leur compagnie n'avait pas encore le titre officiel d'Ordre religieux.

Beaucoup les jugeaient hypocrites ou insensés. Ils ne voulaient pas les recevoir chez eux, par crainte de les voir emporter leurs biens comme des voleurs. En maint endroit, ils ne recevaient que des injures

et ils n'avaient d'autre refuge que le porche des églises ou le portique de certaines maisons.

Vers ce temps-là, deux d'entre eux passant, un jour, à Florence, commencèrent de mendier à travers la ville, sans pouvoir trouver de gîte. Ils arrivèrent à une maison précédée d'un portique sous lequel il y avait un four. Ils se dirent l'un à l'autre : « Nous aurions ici du moins un bon abri. » Ils demandent à la maîtresse de maison de les recevoir chez elle. Elle refuse. Humblement, ils la prient de leur permettre au moins de se reposer près du four pendant la nuit. Elle y consentit. Mais son mari, en rentrant, s'indigna : « Pourquoi, lui dit-il, as-tu accordé à ces ribauds l'hospitalité sous notre portique ? » Elle répondit qu'elle avait refusé de les recevoir dans sa maison, mais qu'elle leur avait permis de coucher dehors, sous le portique, où il

n'y avait rien à voler, tout au plus quelques morceaux de bois. L'homme interdit alors, malgré la rigueur du froid, de leur donner des couvertures, car il les croyait vraiment ribauds et voleurs. Cette nuit-là, ils dormirent assez mal, près du four, n'ayant pour se réchauffer que l'amour de Dieu et, pour se couvrir, que le vêtement de Dame Pauvreté. Puis, à l'aube, ils allèrent à l'église la plus proche pour entendre l'office.

Dans la matinée, la femme se rendit à cette église. En voyant les frères pieusement absorbés dans l'oraison, elle se dit en elle-même : « Si ces hommes étaient ribauds et voleurs, comme le prétendait mon mari, ils ne seraient pas ainsi dévotement plongés dans la prière. » Elle se livrait à ces réflexions, lorsqu'un homme, du nom de Guido, se mit à distribuer des aumônes aux pauvres présents dans

l'église. Il s'approcha des Frères et voulut donner à chacun d'eux, comme aux autres, un peu d'argent ; mais ils remercièrent et ne voulurent rien accepter. Alors il leur dit : « Pourquoi donc, si vous êtes pauvres, n'acceptez-vous pas, comme les autres, les deniers que je vous offre ? » Frère Bernard lui répondit : « Il est vrai, nous sommes pauvres ; mais, à nous, la pauvreté n'est pas à charge comme aux autres, car Dieu, dont nous voulons accomplir les conseils, a fait de nous, par sa grâce, des pauvres volontaires. » L'homme fut émerveillé de cette réponse. Il interrogea ensuite les Frères pour savoir s'ils avaient jamais possédé quelques biens. Il apprit ainsi qu'ils avaient eu de grandes richesses, mais qu'ils avaient tout donné pour l'amour de Dieu.

— Celui qui avait ainsi parlé était Frère Bernard, le disciple du bienheureux

François, que nous avons raison de regarder aujourd'hui comme un très saint Frère. Le premier, il s'était mis à la suite de l'homme de Dieu, partageant sa mission de paix et de pénitence. Il avait vendu tout ce qu'il possédait et en avait distribué le profit aux pauvres, selon le conseil de la perfection évangélique. Il persévéra jusqu'à la fin dans une vie très édifiante. —

La femme, voyant les Frères refuser l'argent, s'approcha d'eux et leur dit qu'elle serait heureuse de les accueillir chez elle s'ils voulaient bien accepter l'hospitalité. Humblement, les Frères lui répondirent : « Que le Seigneur vous récompense de votre bonne intention. »

Mais Guido, ayant appris que les Frères n'avaient pu trouver de logement, les conduisit à sa maison et leur dit : « Voici l'hospitalité que le Seigneur vous a préparée ; demeurez ici autant qu'il vous

plaira. » Ils rendirent grâces à Dieu. Ils restèrent plusieurs jours chez cet homme, et ils l'édifièrent si bien par leurs exemples et leurs paroles, dans la crainte de Dieu, que plus tard il fit aux pauvres d'abondantes largesses.

S'ils étaient traités avec tant de bienveillance dans cette maison, ils ne rencontraient souvent, ailleurs, que mépris. Beaucoup de gens, de petite comme de grande condition, les accablaient de reproches et d'injures, et leur enlevaient parfois jusqu'à leurs vêtements. Quand les serviteurs de Dieu demeuraient ainsi dépouillés, eux qui n'avaient pourtant qu'une seule tunique selon le conseil de l'Évangile, ils ne réclamaient pas ce qu'on leur avait pris ; mais quand, par pitié, on se décidait à le leur rendre, ils acceptaient volontiers.

Certains leur jetaient de la boue ; d'au-

tres leur mettaient les dés en main et les invitaient à jouer ; d'autres encore les prenaient par derrière par leur capuchon et les portaient ainsi suspendus sur leur dos. Ils leur faisaient subir ces vexations et d'autres pareilles, car ils les jugeaient si méprisables qu'ils croyaient pouvoir hardiment les tourmenter à leur guise.

Par surcroît, la faim, la soif, le froid et le dénuement leur imposaient de grandes souffrances et tribulations. Suivant les exhortations du bienheureux François, ils supportaient tout avec courage et résignation, sans s'attrister ni se troubler, sans maudire ceux qui leur faisaient du mal.

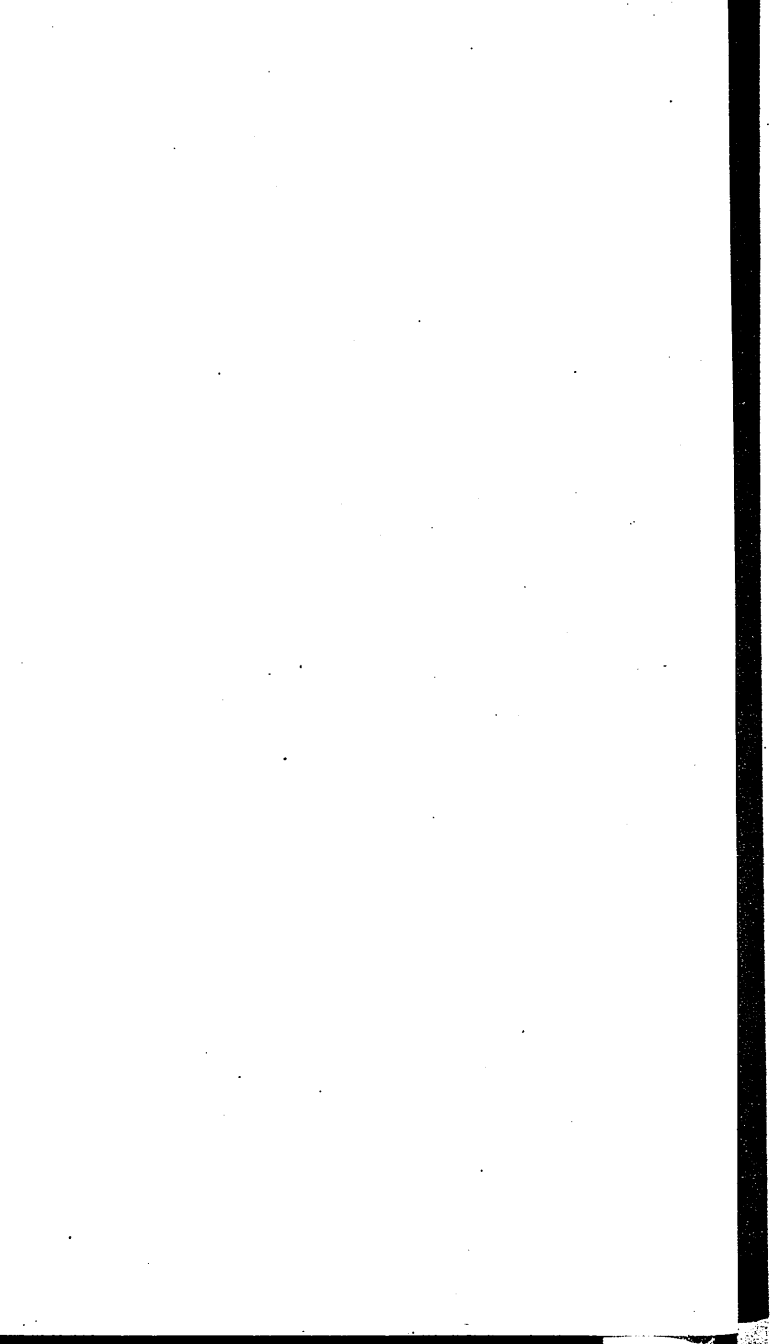
Mieux encore : en hommes désireux de la perfection évangélique et certains du gain que l'on en retire, ils se réjouissaient grandement dans le Seigneur, se trou-

vaient heureux chaque fois qu'ils ren-
contraient de telles épreuves et tribula-
tions ; et, comme le conseille l'Évangile,
ils priaient pour leurs bourreaux avec
sollicitude et ferveur.



XI

**DE L'ADMISSION
DE QUATRE AUTRES FRÈRES,
DE LA TRÈS ARDENTE CHARITÉ
QUE LES PREMIERS FRÈRES
AVAIENT LES UNS POUR LES AUTRES,
DE LEUR ZÈLE
DANS LE TRAVAIL ET LA PRIÈRE,
ET DE LEUR PARFAITE OBÉISSANCE.**



Lorsqu'on vit que les Frères se réjouissaient dans leurs tribulations, qu'ils se consacraient avec zèle et dévotion à la prière et aux œuvres de piété, qu'ils n'acceptaient pas d'argent et n'en portaient jamais, qu'il régnait entre eux la plus ardente charité qui les faisait reconnaître pour de vrais disciples du Seigneur, beaucoup d'hommes eurent le cœur touché et vinrent leur demander pardon des offenses qu'ils leur avaient faites. Les Frères, alors, leur pardonnaient de toute leur âme, en leur disant : « Que le Seigneur vous absolve », et ils leur adressaient des admonitions utiles à leur salut.

Certains priaient les Frères de les admettre dans leur société. Et comme tous les six compagnons tenaient de François le pouvoir de recevoir dans leur Ordre, à cause du petit nombre des Frères, ils en accueillirent quelques-uns dans leur compagnie, et, avec eux, au terme fixé, ils revinrent à Sainte-Marie de la Portioncule.

Quand ils se revoyaient, ils éprouvaient tant de joie qu'ils ne semblaient plus se rappeler ce qu'ils avaient souffert de la part des méchants.

Ils employaient soigneusement chaque journée à la prière et au travail manuel, afin d'éviter absolument l'oisiveté, ennemie de l'âme. Ils avaient la sainte habitude de se lever au milieu de la nuit pour prier dévotement avec beaucoup de larmes et de longs soupirs. Ils s'aimaient entre eux d'une affection profonde; ils se servaient et se nourrissaient les uns les autres,

comme une mère nourrit son fils unique tendrement aimé. Une telle charité brûlait en eux qu'il leur semblait facile de s'exposer à la mort, non seulement pour l'amour du Christ, mais aussi pour le salut de l'âme ou du corps de leurs Frères.

Ainsi, un jour que deux Frères cheminaient ensemble, ils rencontrèrent un fou qui se mit à leur jeter des pierres. L'un d'eux, voyant qu'elles allaient atteindre son compagnon, se plaça aussitôt devant lui pour recevoir les coups : il préférerait être blessé, lui, plutôt que de voir frapper son Frère, tellement l'amour du prochain embrasait son cœur. Voilà comment ils étaient prêts à risquer leur vie l'un pour l'autre.

Leur humilité et leur charité étaient si profondément enracinées que chacun avait pour l'autre du respect comme pour un père et un maître. Ceux à qui leurs

fonctions ou quelque faveur donnaient une prééminence tenaient à se faire plus humbles et plus petits que les autres. Ils s'offraient tous à la plus complète obéissance, toujours prêts à exécuter la volonté d'un supérieur, sans chercher à savoir si les ordres donnés étaient justes ou non. Comme tout ce qu'on leur commandait leur semblait la volonté du Seigneur, il leur était facile et doux d'accomplir toutes les tâches imposées.

Ils se mettaient en garde contre les désirs mauvais ; chacun était pour soi un juge sévère, et tous prenaient soin d'éviter entre eux le moindre scandale.

S'il arrivait à un Frère de dire à un autre une parole capable de le blesser, le remords de sa conscience l'empêchait de prendre du repos avant qu'il eût confessé sa faute en se prosternant à terre humblement et qu'il eût prié son Frère de lui poser le

piéd sur la bouche. Quand le Frère offensé refusait, l'offenseur, s'il était son supérieur, lui ordonnait de lui poser le pied sur la bouche; s'il ne l'était pas, il le lui faisait commander par le supérieur. De la sorte ils s'ingéniaient à écarter toute rancune et toute malveillance et à observer toujours entre eux une parfaite charité. Ils s'employaient de toutes leurs forces à opposer une vertu à chaque vice, prévenus et aidés dans cet effort par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ils ne voulaient rien garder en propre. Les livres et autres objets étaient mis en commun et servaient à tous, suivant la règle transmise par les Apôtres et conservée depuis. Tout pauvres qu'ils étaient, ils se montraient larges et généreux avec tout ce qu'on leur avait offert au nom du Seigneur. Ils prenaient plaisir à donner, pour l'amour de Dieu, à tous les sollici-

teurs, et surtout aux pauvres, les aumônes qu'ils avaient eux-mêmes reçues.

Lorsque, sur leur chemin, ils rencontraient des pauvres qui leur demandaient quelque chose pour l'amour de Dieu, s'ils n'avaient rien à donner, ils leur laissaient un morceau de leurs habits, pourtant si misérables : c'était tantôt leur capuchon, qu'ils séparaient de la tunique, tantôt une manche, ou encore un autre morceau qu'ils décousaient de leur vêtement. Ils voulaient accomplir ainsi le conseil de l'Évangile : « Donne à tous ceux qui te sollicitent. »

Un jour, un pauvre vint à l'église Sainte-Marie de la Portioncule, près de laquelle les Frères séjournaient quelquefois, et demanda l'aumône. Il y avait là un manteau qu'un Frère avait autrefois porté dans le monde. Le bienheureux François pria ce Frère d'en faire cadeau au mendiant : il le donna aussitôt et de bon cœur.

Alors il parut à l'homme de Dieu que, en récompense de la déférence respectueuse témoignée par le geste charitable de ce Frère, cette aumône était montée au ciel ; et il sentit une joie nouvelle se répandre dans son âme.

Quand des riches du monde descendaient vers eux, ils les accueillaient aussi avec empressement et cordialité, et ils s'efforçaient de les arracher au mal et de les amener à faire pénitence.

Ils demandaient en grâce à ne pas être envoyés dans leurs pays d'origine, pour éviter le commerce et la fréquentation de leurs proches, et réaliser ainsi la parole du prophète : « Je suis devenu un étranger pour mes frères, un passant inconnu pour les fils de ma mère. »

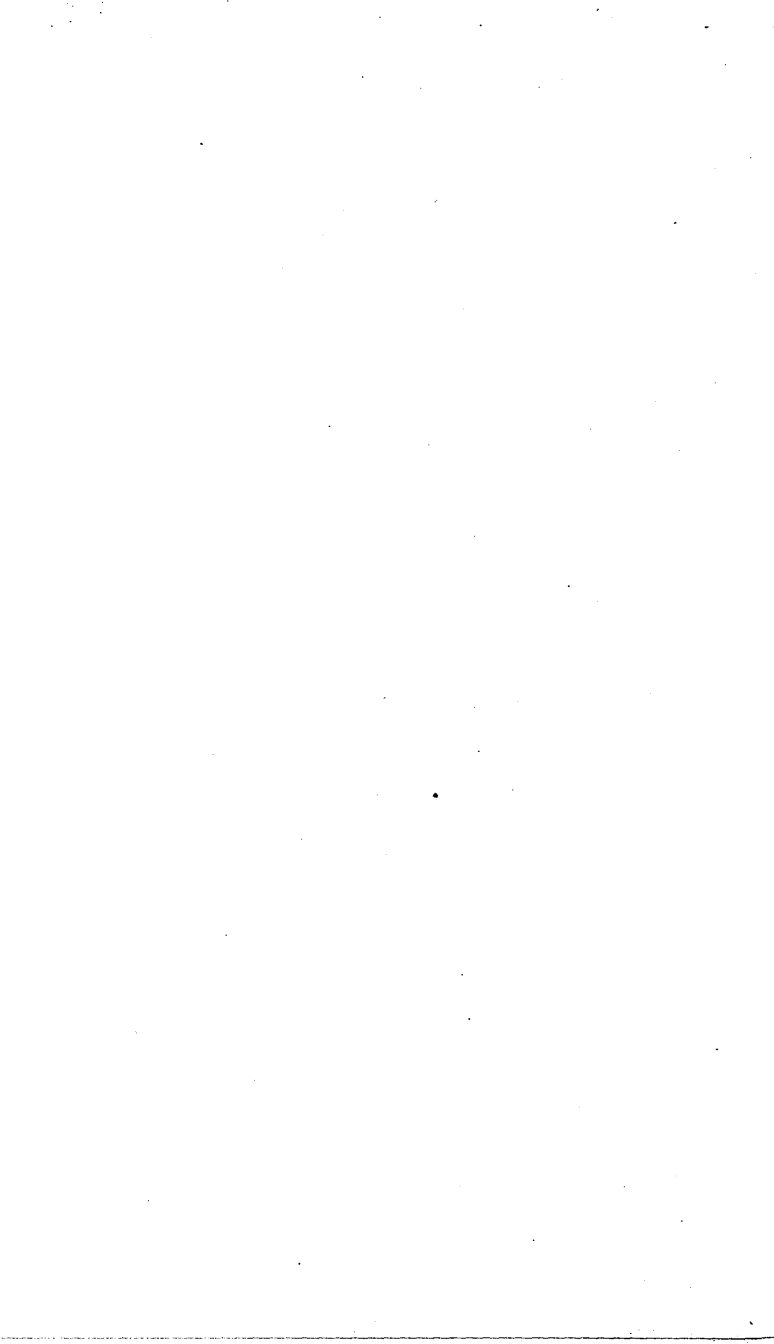
Dans la pauvreté ils trouvaient grande joie, car, loin de convoiter les richesses, ils dédaignaient tous les biens éphémères

que peuvent envier les amants du monde. Ils avaient un particulier mépris pour l'argent : ils le foulaient aux pieds comme de la poussière, et François leur avait appris à ne pas l'estimer plus que du crottin d'âne !

Ils se réjouissaient dans le Seigneur d'une façon continuelle, n'ayant entre eux aucun sujet de tristesse. Plus ils étaient séparés du monde, plus ils étaient unis au Seigneur : ne marchaient-ils pas le long du chemin de la croix et des sentiers de la justice ? Sur la voie étroite de la pénitence et de l'observance évangélique, ils écartaient les obstacles afin de frayer à leurs successeurs une route aplanie et sûre.

XII

COMMENT
LE BIENHEUREUX FRANÇOIS SE RENDIT
AVEC SES ONZE COMPAGNONS
A LA COUR DU PAPE
POUR LUI SOUMETTRE SES DESSEINS
ET FAIRE APPROUVER LA RÈGLE
QU'IL AVAIT ÉCRITE.



Le bienheureux François voyait ses Frères augmenter, par la grâce divine, en nombre et en mérites. Ils étaient maintenant douze, d'une vaillance éprouvée, — douze en le comptant lui-même, lui, leur chef et leur père.

Il dit à ses onze compagnons : « Frères, je vois que le Seigneur, dans sa miséricorde, veut accroître notre congrégation. Allons donc trouver notre mère la sainte Église romaine ; faisons connaître au Souverain Pontife ce que le Seigneur a déjà opéré en se servant de nous, afin de poursuivre selon sa volonté et ses ordres l'œuvre commencée. »

L'idée du Père plut aux autres Frères. Comme ils se mettaient en route avec lui pour la Cour de Rome, il leur dit : « Prenons l'un de nous pour chef ; nous le regarderons comme tenant la place de Jésus-Christ, et chaque fois qu'il voudra faire halte, nous nous arrêterons. » Ils choisirent Frère Bernard, le premier après le bienheureux François, et ils agirent avec lui comme le Père l'avait demandé.

Ils allaient donc, joyeux, n'ayant aux lèvres que les paroles du Seigneur, n'osant parler que de ce qui concernait la louange et gloire de Dieu et le bien de l'âme ; et, fréquemment, ils se mettaient en oraison.

Le Seigneur leur ménageait toujours l'hospitalité et leur faisait servir tout ce qui leur était nécessaire.

Ils parvinrent à Rome. Là, ils rencontrèrent l'évêque d'Assise qui les reçut avec une grande joie. Car il avait une particu-

lière estime et affection pour le bienheureux François et tous ses Frères ; mais, ignorant la cause de leur venue, il eut de l'inquiétude : il craignait qu'ils n'eussent l'intention de quitter leur pays natal, où le Seigneur s'était déjà servi d'eux pour opérer des merveilles. Il était, en effet, très heureux d'avoir dans son diocèse de tels hommes, dont la vie et les exemples lui donnaient les plus grands espoirs. Mais quand il apprit les raisons de leur voyage, quand il fut au courant de leurs projets, sa joie fut grande et il promit aux Frères ses conseils et sa protection.

Cet évêque était connu du Cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, homme vraiment rempli de la grâce divine, qui aimait beaucoup les serviteurs de Dieu. Quand l'évêque lui eut fait connaître la vie du bienheureux François et de ses Frères, il eut le vif désir de voir l'homme de

Dieu et quelques-uns de ses compagnons. Apprenant qu'ils étaient à Rome, il envoya au-devant d'eux, et leur fit un accueil plein de bienveillance et de cordialité.

Pendant les quelques jours qu'ils restèrent avec lui, ils l'édifièrent tant par la sainteté de leur conversation et de leurs exemples que, voyant briller réellement dans leur vie ce qu'on lui avait raconté, il se recommanda à leurs prières avec humilité et dévotion. Il demanda même, comme faveur spéciale, d'être désormais regardé comme l'un de leurs frères. A la fin, il interrogea le bienheureux François sur le motif de son voyage. Mis au courant de tous ses projets et désirs, il s'offrit à lui servir de procureur à la Cour pontificale.

Le Cardinal se rendit donc à la Cour et dit au seigneur Pape Innocent III : « J'ai trouvé un homme de haute vertu, qui

veut vivre selon l'idéal du saint Évangile et observer en toutes choses la perfection évangélique. Je crois que le Seigneur veut se servir de lui pour raviver, à travers le monde, la foi de la sainte Église. » Ces paroles émerveillèrent le Pape qui ordonna au Cardinal de lui amener le bienheureux François.

Le lendemain donc, l'homme de Dieu fut présenté par le Cardinal au Souverain Pontife et il lui soumit tous ses desseins. Le Pape, qui avait une remarquable prudence, approuva les désirs du saint selon les formes habituelles. Il lui fit ensuite, à lui et à ses Frères, plusieurs recommandations ; il leur donna sa bénédiction, et ajouta : « Frères, que le Seigneur vous accompagne, et, selon l'inspiration dont il daignera vous favoriser, prêchez la pénitence au monde entier. Lorsque le Dieu Tout-Puissant vous aura multipliés en

nombre et en grâces, revenez nous en informer ; alors, nous vous accorderons largement tout ce que vous demanderez et il nous sera plus facile de vous donner davantage encore. »

Le seigneur Pape voulait que les privilèges qu'il accordait ou qu'il accorderait fussent conformes à la volonté de Dieu. Au moment donc où le bienheureux allait se retirer avec ses compagnons, il leur dit : « Mes chers fils, votre genre de vie nous semble bien dur et bien pénible. Votre ferveur, j'en suis certain, est si grande qu'il ne faut pas douter de vous. Nous devons toutefois songer à vos successeurs, et prendre garde que vos voies ne leur paraissent pas trop austères. » Mais, en voyant leur foi, leur fermeté et leur espérance si solidement ancrée dans le Christ qu'ils ne voulaient rien abandonner de leur règle fervente, il dit au bienheureux

François : « Va, mon fils, prie Dieu de te révéler si votre demande procède de sa volonté. Cela nous permettra, quand nous connaîtrons la volonté du Seigneur, d'accéder à tes désirs. »

L'homme de Dieu priait, suivant le conseil du seigneur Pape, lorsque Dieu lui parla intérieurement sous forme de parabole : « Il y avait dans un désert une femme très pauvre et belle. Épris de ses charmes, un grand roi voulut l'épouser, espérant qu'elle lui donnerait de beaux enfants. Le mariage se fit, et de cette union naquirent des fils nombreux. Quand ils furent grands, leur mère leur tint ce langage : « Mes enfants, ne rougissez pas de votre condition, car vous êtes les fils du roi. Allez donc à sa cour et il vous procurera tout ce qui vous sera nécessaire. » Lorsqu'ils arrivèrent, le roi admira leur beauté, et découvrant sur leur visage ses propres traits, il

leur demanda : « De qui êtes-vous fils ? » Ils répondirent qu'ils étaient fils d'une pauvre femme qui habitait dans le désert. Le roi, rempli d'allégresse, les embrassa et leur dit : « Ne craignez rien, vous êtes mes fils. Si je nourris à ma table des étrangers, à plus forte raison prendrai-je soin de vous qui êtes mes propres enfants. » Le roi manda donc à cette femme d'envoyer à la cour, pour y être élevés, tous les fils qu'elle avait eus de lui. »

Le bienheureux François réfléchit sur cette vision qu'il avait contemplée pendant sa prière, et il comprit que c'était lui, la femme pauvre.

Sa prière terminée, il alla de nouveau se présenter au Souverain Pontife et lui raconta en détail la vision symbolique dont le Seigneur venait de l'honorer : « Très Saint Père, dit-il, c'est moi la femme pauvre que le Seigneur, dans son amour et sa

miséricorde, a faite belle, et dont il a voulu avoir des enfants. Le Roi des rois m'a promis de nourrir tous les fils qu'il me donnera ; car s'il traite bien des étrangers, il doit traiter mieux encore ses propres enfants. Si Dieu donne des biens temporels aux pécheurs parce qu'il aime et veut nourrir absolument tous ses enfants, à plus forte raison en accordera-t-il aux hommes évangéliques qui en sont vraiment dignes. »

A ces paroles, le seigneur Pape fut émerveillé, d'autant plus qu'avant l'arrivée du bienheureux François il avait vu, en songe, l'église Saint-Jean de Latran menacer ruine et un religieux, chétif et sans apparence, la soutenir de ses épaules. A son réveil, frappé de stupeur et d'effroi, il avait mis toute sa sagesse et sa perspicacité à découvrir ce que signifiait cette vision.

Et voilà que, peu de jours après, le bienheureux François venait le trouver, lui soumettait ses desseins, et lui demandait de confirmer la règle qu'il avait écrite en termes très simples, se servant des paroles mêmes de l'Évangile dont la perfection faisait toutes les aspirations de son âme.

Le seigneur Pape, voyant sa ferveur au service de Dieu et faisant un rapprochement entre sa vision et la vision symbolique racontée par le bienheureux, se dit intérieurement : « En vérité, c'est lui, le religieux, le saint qui relèvera et soutiendra l'Église de Dieu. »

Il l'embrassa, approuva la règle écrite par le bienheureux, lui accorda, en outre, l'autorisation de prêcher partout la pénitence ; puis il la donna aussi aux Frères, avec cette réserve qu'il leur fallait, de plus, pour aller prêcher, la permission du bienheureux François.

Toutes ces faveurs furent ensuite confirmées en consistoire.

Après les avoir reçues, le bienheureux François rendit grâces à Dieu. Puis, s'agenouillant, il promit au seigneur Pape obéissance et respect, avec humilité et dévotion. Quant aux autres Frères, conformément à l'ordre du seigneur Pape, ils promirent, de même, obéissance et respect au bienheureux François. Enfin ils reçurent la bénédiction du Souverain Pontife.

Ils visitèrent les tombeaux des Apôtres ; puis le Cardinal fit donner la tonsure au bienheureux François et aux autres Frères, car il voulait qu'ils fussent clercs tous les douze.

Alors l'homme de Dieu quitta Rome avec ses Frères et s'en alla à travers le monde. Il était ravi d'avoir vu son désir si facilement réalisé, et sentait croître chaque jour son espoir et sa confiance dans le

Sauveur qui, par de saintes révélations, lui avait fait voir à l'avance ce qui venait de lui arriver.

En effet, avant d'obtenir du Pape les privilèges énumérés plus haut, il lui avait semblé, une nuit, pendant son sommeil, passer sur une route au bord de laquelle se dressait un arbre de haute ramure, beau, robuste et vigoureux. Il s'en était approché et, debout au pied de l'arbre, il en admirait la hauteur et la beauté. Tout à coup il s'était senti grandir à ce point qu'il touchait aux branches de l'arbre et les pliait jusqu'à terre avec la plus grande aisance.

De fait, c'est ce qui se passa lorsque le seigneur Pape Innocent, cet arbre le plus élevé, le plus beau et le plus grand qui fût au monde, se plia d'une façon si bienveillante à la prière et au désir du bienheureux François.

XIII

DE L'EFFICACITÉ DE SA PRÉDICATION,
DE SA PREMIÈRE RÉSIDENCE,
ET COMMENT
IL Y VIVAIT AVEC SES FRÈRES,
ET COMMENT ILS LA QUITTÈRENT.



A partir de cette date, le bienheureux François, parcourant les villes et les bourgades, se mit à prêcher partout, non pas avec les « paroles persuasives de la sagesse humaine », mais selon la doctrine de vérité et la vertu du Saint-Esprit ; il annonçait avec confiance le royaume de Dieu.

C'était le vrai prédicateur de l'Évangile, fortifié par l'autorité apostolique : il n'usait pas de flatteries et il méprisait le charme des artifices oratoires. Car, avant de chercher à convaincre les autres par ses discours, il avait commencé par se convaincre lui-même en agissant, pour annoncer la vérité divine, avec la plus grande fidélité.

La force et la vérité de ses paroles, qu'il ne devait à aucun maître, faisaient l'admiration de tous, même des lettrés et des savants. Beaucoup se pressaient pour le voir et l'entendre comme un homme d'un autre âge.

On vit alors des nobles et des manants, des clercs et des laïques, se décider, par l'inspiration divine, à marcher sur les traces du bienheureux François et à rejeter les préoccupations et vanités du monde pour vivre sous sa règle.

Le Père vivait alors avec d'autres Frères en un lieu voisin d'Assise, appelé Rivotorto, où se trouvait une cabane abandonnée. Elle était si étroite qu'ils pouvaient à grand'peine s'y asseoir ou s'y étendre. Très souvent le pain leur faisait défaut, et ils avaient pour toute nourriture les raves que leur détresse leur faisait mendier à travers la campagne.

L'homme de Dieu inscrivait le nom des Frères sur les poutres de la cabane pour permettre à qui voudrait dormir ou prier de reconnaître tout de suite sa place, sans s'exposer, dans ce réduit étroit et exigü, à faire du bruit et à troubler le silence de l'âme.

Un jour que les Frères s'y trouvaient, voici qu'un paysan survint avec son âne dans l'intention de s'y arrêter. Il craignait d'être repoussé par les Frères. Sur le seuil, il dit à son âne : « Entre, mais entre donc : ce sera un bonheur pour la cabane ¹. »

Le bienheureux Père entendit les paroles du paysan et devina sa pensée. Il en fut attristé, surtout parce que cet homme avait fait beaucoup de bruit avec son âne et

1. Cette parole est expliquée dans la légende de Celano : le paysan se disait que saint François démolirait cette cabane pour en faire une plus grande et pour y construire en ce lieu d'autres maisons.

troublé tous les Frères qui étaient alors dans le recueillement de l'oraison.

L'homme de Dieu dit à ses compagnons : « Frères, je le sais, Dieu ne nous a pas élus pour donner abri à un âne ni pour vivre dans le commerce du monde, mais bien pour aller quelquefois prêcher la voie du salut et donner aux âmes des conseils salutaires, et surtout pour nous livrer à la prière et à l'action de grâces. » Ils quittèrent donc la cabane pour qu'elle pût servir à de pauvres lépreux. De là, ils se transportèrent à Sainte-Marie de la Portioncule, près de laquelle ils avaient jadis habité une pauvre maison, avant d'obtenir l'église elle-même.

Dans la suite, le bienheureux François, guidé par la volonté et l'inspiration divine, fit une humble requête à l'abbé de Saint-Benoît du mont Subasio, près d'Assise, et acquit ainsi l'église. Il la recommanda

spécialement et cordialement au ministre général et à tous les Frères comme une église chère, entre toutes les églises du monde, à la glorieuse Vierge Marie.

Ce qui contribua beaucoup à recommander ce lieu et à le faire aimer, ce fut la vision qu'un Frère avait eue quand il était encore dans le monde. Le bienheureux François aimait ce Frère d'une affection spéciale et, tant qu'il l'eut près de lui, il se plut à lui donner les marques de la plus grande amitié.

Cet homme avait déjà l'intention de se consacrer au service de Dieu, — et, de fait, plus tard il fut un religieux bien fidèle, — lorsqu'il eut une vision. Il lui semblait que tous les hommes de ce monde étaient devenus aveugles; il les voyait se tenir à genoux dans l'enceinte de Sainte-Marie de la Portioncule, les mains jointes, le visage levé vers le ciel; à voix haute, et en pleu-

rant, ils suppliaient le Seigneur de daigner, dans sa miséricorde, leur rendre à tous la lumière. Or, pendant leur prière, il crut voir une grande clarté sortir du ciel, descendre sur eux et les illuminer tous de sa clarté bienfaisante.

A son réveil, il prit l'engagement définitif de se donner à Dieu ; et bientôt, quittant à jamais le monde pervers et frivole, il entra en religion et servit le Seigneur, tout le reste de sa vie, avec humilité et dévotion.

XIV

DU CHAPITRE
QUI SE TENAIT DEUX FOIS PAR AN
A
SAINTE-MARIE DE LA PORTIONCULE.

Quand il eut obtenu de l'abbé du mont Subasio l'église Sainte-Mârie, le bienheureux François décida que le Chapitre s'y tiendrait deux fois par an, à la Pentecôte et à la Dédicace de saint Michel.

A la Pentecôte, tous les Frères se groupaient à Sainte-Marie. Ils s'entretenaient des meilleurs moyens d'observer la Règle, et désignaient des Frères pour aller dans les diverses provinces prêcher au peuple et fonder de nouveaux établissements.

Le bienheureux François leur adressait les admonitions, les remontrances et les ordres qui lui semblaient conformes aux vues de Dieu. Mais tout ce qu'il leur re-

commandait dans ses entretiens, il mettait son cœur et sa sollicitude à le leur laisser voir réalisé dans sa propre vie.

Il vénérail les prélats et les prêtres de la sainte Église ; il honorait les seigneurs, les nobles, les riches, mais il avait aussi un amour profond pour les pauvres, compatissait à leurs peines de toute la tendresse de ses entrailles et il se montrait le serviteur de tous.

Bien qu'il fût au-dessus de tous les autres Frères, il désignait cependant l'un de ceux qui demeuraient avec lui comme son gardien et maître, et, pour fuir toute occasion d'orgueil, il lui obéissait avec simplicité et respect.

Il humiliail son front et s'inclinait jusqu'à terre devant tous les hommes, lui qui devait mériter d'être, un jour, parmi les saints et les élus, exalté en la présence de Dieu.

Il pressait affectueusement les Frères d'observer avec fidélité les conseils du saint Évangile et la Règle qu'ils avaient promis de suivre, de témoigner respect et déférence au sujet de l'office divin et des prescriptions de l'Église, d'entendre pieusement la messe et d'adorer d'un cœur très fervent le Corps du Seigneur.

Et parce que les prêtres administrent les sacrements si grands et si vénérables, il ordonnait aux Frères de les entourer de particulières marques d'honneur : quand ils en rencontraient, ils devaient toujours courber la tête devant eux, baiser leurs mains ; et, s'ils les trouvaient à cheval, ils devaient encore baiser les sabots de leurs montures, par révérence pour les pouvoirs divins du sacerdoce.

Il recommandait aux Frères de ne juger personne, et de ne mépriser aucun de ceux qui vivent dans le luxe et s'habillent avec

trop de recherche et de faste. « Dieu, disait-il, est leur maître, comme il est le nôtre ; à eux aussi, il peut adresser son appel, et même en faire des saints. » Il prescrivait donc à ses disciples de les révéler à la fois comme des frères et comme des seigneurs : « Ce sont nos frères, en tant que nous sommes tous les fils du même Créateur ; nous pouvons les appeler nos seigneurs, en tant qu'ils aident les justes à faire pénitence, en subvenant aux besoins de leur vie corporelle. »

Tels étaient ses conseils. Il ajoutait : « Les Frères devraient vivre au milieu des peuples de telle façon, qu'à les entendre ou à les voir, on se mît à glorifier le Père des cieux et à le louer dévotement. » C'était là, en effet, son vif désir d'être, lui et ses Frères, riches en œuvres qui feraient honorer le Seigneur.

Il leur disait encore : « Cette paix que

vosre bouche annonce doit être surtout dans vos cœurs. Ne soyez pour personne une occasion de colère ou de scandale ; mais que votre douceur attire tous les hommes vers la paix, la bonté, la concorde. Notre vocation n'est-elle pas de panser les plaies, de bander les membres brisés, de rappeler au bercail les brebis qui s'égarerent ? Beaucoup nous semblent être les suppôts du diable, qui peuvent cependant devenir un jour les disciples du Christ. »

Le bon Père adressait des reproches aux Frères trop durs pour eux-mêmes et qui s'épuisaient à force de veilles, de jeûnes et de mortifications corporelles. Certains, en effet, sous prétexte de mater les ardeurs des sens, se torturaient si cruellement qu'ils semblaient avoir pour eux-mêmes une haine véritable. L'homme de Dieu les retenait par des admonitions affectueuses,

les morigénait doucement au nom de la raison, et, si l'on peut dire, bandait leurs blessures avec ses préceptes salutaires.

Quand les Frères venaient au Chapitre, aucun n'osait parler des affaires du monde ; mais leurs entretiens portaient sur la vie des saints Pères et sur les moyens les plus parfaits et les plus efficaces d'obtenir la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelques-uns d'entre eux avaient-ils une tentation ou une épreuve ? En écoutant le bienheureux François parler avec tant de douceur et de pitié, et en voyant ses mortifications, ils se sentaient délivrés, comme par miracle, de leur tentation et soulagés de leur épreuve.

C'est que sa bonté compatissante ne le faisait point parler comme un juge, mais plutôt comme un père miséricordieux parle à ses fils, et un bon médecin, à ses malades. Il savait souffrir avec les in-

firmes et s'affliger avec les âmes en peine. Il châtiât, néanmoins, quand il le fallait, ceux qui commettaient quelque faute, et infligeait aux rebelles et aux endurcis la punition qu'ils méritaient.

Le Chapitre fini, il bénissait tous les Frères et assignait à chacun sa province. A tous ceux qui étaient animés de l'Esprit de Dieu et possédaient assez d'éloquence pour prêcher, clercs ou laïques, il donnait la permission de porter la parole divine.

Quand ils avaient reçu sa bénédiction, l'âme remplie de joie, ils allaient par le monde, comme des pèlerins et des messagers inconnus, n'emportant avec eux dans leurs voyages que leur livre d'heures pour réciter l'office divin.

Chaque fois qu'ils rencontraient un prêtre, riche ou pauvre, bon ou mauvais, ils le saluaient, en s'inclinant humblement devant lui par respect. Et, l'heure

venue de chercher l'hospitalité, ils recouraient plus volontiers à des prêtres qu'à des laïques. Mais quand ils ne pouvaient être reçus par des prêtres, ils allaient de préférence chez des hommes pieux et craignant Dieu, car ils jugeaient plus convenable de s'adresser à eux pour le logement. Ainsi en fut-il jusqu'au moment où le Seigneur inspira à quelques hommes pieux l'idée de ménager aux Frères des hôtelleries dans chacune des villes et des bourgades qu'ils voulaient visiter, où, plus tard, on éleva des maisons spéciales pour eux.

Le Seigneur leur accordait les paroles et les inspirations qui répondaient aux besoins du moment, et leurs discours persuasifs, allant au fond des cœurs, gagnaient jeunes gens et vieillards. On abandonnait père et mère, et tout ce que l'on possédait, pour suivre les Frères et prendre l'habit

de l'Ordre. C'est vraiment alors que le glaive de la séparation fut envoyé sur la terre, puisque les jeunes gens entraient en religion, laissant leurs parents enlisés dans le péché. Ceux qu'on accueillait dans l'Ordre étaient conduits au bienheureux François, des mains duquel ils devaient recevoir l'habit religieux avec humilité et dévotion.

Les hommes n'étaient pas les seuls à prendre la détermination de se consacrer à Dieu. Des femmes aussi, — des vierges et des veuves, — touchées de la prédication des Frères, fondaient, sur leurs conseils, des couvents dans les villes et les bourgades, et s'y enfermaient pour faire pénitence. On choisit un Frère pour visiteur et directeur de ces monastères¹.

De même, des maris et des épouses, ne

1. Il s'agit de l'Ordre des *Pauvres Dames* qui s'appela plus tard les *Clarisses*, du nom de sainte Claire.

pouvant rompre les liens du mariage, s'adonnaient, dans leurs propres maisons, sur le pieux conseil des Frères, à une pratique plus étroite de la pénitence¹.

Ainsi, grâce au bienheureux François, parfait dévot de la Trinité sainte, l'Église de Dieu reprenait une vigueur nouvelle avec ces trois Ordres, que symbolisaient les trois églises qu'il avait précédemment restaurées. Chacun de ces Ordres fut, en son temps, approuvé par le Souverain Pontife².

1. Il s'agit du *Tiers-Ordre* franciscain.

2. Les Trois Compagnons, qui n'ont parlé que de la restauration de l'église Saint-Damien, font sans doute également allusion à une église dédiée à saint Pierre et à l'église Sainte-Marie de la Portioncule.

XV

DE LA MORT DE MONSEIGNEUR JEAN,
LE PREMIER PROTECTEUR DES FRÈRES,
ET DE L'ÉLECTION
DE MONSEIGNEUR HUGOLIN,
ÉVÊQUE D'OSTIE,
COMME PÈRE ET PROTECTEUR
DE L'ORDRE.

Le vénérable père Monseigneur Jean de Saint-Paul, cardinal, qui honorait le bienheureux François de ses conseils et de sa protection, se plaisait à louer la vie du saint et de ses Frères devant les autres cardinaux. Touchés par ces éloges, ils furent si portés à aimer l'homme de Dieu et ses compagnons que chacun voulait avoir des Frères dans son palais, non pour les services qu'ils pouvaient rendre, mais à cause de leur sainteté, et de la piété qui enflammait les cœurs à leur contact.

Après la mort de Monseigneur Jean de Saint-Paul, le Seigneur inspira à l'un des cardinaux, nommé Hugolin, alors évêque

d'Ostie, l'idée d'offrir au bienheureux François et à ses Frères son affection, son appui et ses encouragements. De fait, il montra dans ses rapports avec eux la plus ardente charité, comme s'il avait été leur père à tous. Et même l'amour d'un père pour ses fils selon la chair ne va pas si loin que l'affection toute spirituelle qui poussait le cardinal à aimer tendrement dans le Seigneur l'homme de Dieu et ses Frères et à les prendre sous sa protection.

L'homme de Dieu; ayant appris le glorieux renom de ce cardinal, célèbre entre tous, s'était présenté à lui avec ses Frères. Hugolin les avait reçus avec joie et leur avait dit: « Je me mets à votre disposition; secours, conseil, appui, je suis prêt à tout vous accorder, selon vos désirs; mais je veux, en retour, que vous me recommandiez à Dieu dans vos prières. »

Alors le bienheureux François rendit

grâces à Dieu et répondit au Cardinal :
« Monseigneur, nous sommes très heureux de vous avoir désormais pour père et protecteur de notre Ordre, et je veux que tous les Frères vous recommandent toujours à Dieu dans leurs prières. »

Puis il lui demanda de daigner assister au Chapitre qui se tiendrait à la Pentecôte. Hugolin y consentit aussitôt aimablement, et, depuis lors, il assista tous les ans à leur Chapitre.

A son arrivée, tous les Frères assemblés pour le Chapitre allaient en procession au-devant de lui. Quand il les abordait, il descendait de cheval et se rendait à pied avec eux à l'église Sainte-Marie. Là, il leur adressait une allocution, puis il célébrait la Sainte Messe où François, l'homme de Dieu, chantait l'Évangile.

XVI

**DE L'ÉLECTION
DES PREMIERS MINISTRES,
ET COMMENT ILS FURENT ENVOYÉS
A TRAVERS LE MONDE.**

Onze ans après la naissance de l'Ordre, quand les Frères se furent accrus en nombre et en mérites, on élut des Ministres qui furent envoyés avec quelques Frères dans presque toutes les contrées du monde où l'on vénère et observe la foi catholique.

Certaines provinces les accueillaiient, mais sans leur permettre de se construire des habitations; d'autres les chassaient, dans la crainte d'avoir affaire à des hérétiques. Car si le seigneur Pape Innocent III avait approuvé leur Ordre et leur Règle, il n'avait pas confirmé la chose par lettre. Aussi les Frères eurent-ils à subir de la part des clercs et des laïques des vexa-

tions sans nombre. Ils furent contraints à quitter certaines provinces. Inquiétés, tourmentés, quelquefois même dépouillés par des brigands et roués de coups, ils revenaient, l'âme pleine d'amertume, près du bienheureux François.

Ils avaient ainsi souffert dans presque tous les pays au delà des monts, en Allemagne, en Hongrie et ailleurs encore, Monseigneur le Cardinal Hugolin en fut averti : alors il manda le bienheureux François et le conduisit devant le seigneur Pape Honorius, — car le seigneur Innocent III était mort. — Il fit approuver par une bulle solennelle du Pape une seconde Règle que le bienheureux François avait rédigée d'après les enseignements du Christ. Cette Règle espaçait les réunions du Chapitre pour épargner des fatigues aux Frères qui habitaient des contrées lointaines.

Le bienheureux François demanda au seigneur Pape Honorius de bien vouloir lui donner un Cardinal de l'Église romaine pour père de son Ordre, en la personne de Monseigneur l'évêque d'Ostie, auquel les Frères pourraient recourir pour leurs affaires.

Une vision l'avait peut-être déterminé à demander le Cardinal et à solliciter pour son Ordre la protection de l'Église romaine. Il avait vu une petite poule aux plumes noires, aux pattes de colombe. Tant de poussins l'entouraient qu'elle ne pouvait les rassembler tous sous ses ailes : ils restaient en dehors, allant et venant à ses côtés.

A son réveil, il se mit à réfléchir sur cette vision ; et aussitôt le Saint-Esprit lui fit comprendre ainsi le symbole : « Cette poule, se dit-il, c'est moi, avec ma petite taille et mon teint noir. Je dois avoir la simplicité de la colombe, et mes inspira-

tions doivent prendre leur essor vers le ciel sur les ailes des vertus. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a donné et me donnera beaucoup d'enfants que mes seules forces ne sauront protéger. Il faut donc que je les confie à la Sainte Église, pour qu'elle les garde à l'ombre de ses ailes, les protège et les gouverne. »

Quelques années s'étaient écoulées depuis cette vision lorsqu'il se rendit à Rome et alla voir Monseigneur l'évêque d'Ostie. Le Cardinal força le saint à l'accompagner le lendemain matin à la Cour pontificale. Il voulait le faire prêcher en présence du seigneur Pape et des Cardinaux et recommander lui-même son Ordre avec toute sa piété et tout son cœur. En vain le bienheureux se refusait, et protestait qu'il n'était qu'un pauvre homme sans instruction. Il lui fallut accompagner le Cardinal à la Cour.

Lorsqu'il se présenta devant le seigneur Pape et les Cardinaux, sa vue les remplit d'allégresse. Puis il se mit à prêcher, sans avoir d'autre préparation que l'assistance du Saint-Esprit, et, son allocution finie, il recommanda son Ordre au seigneur Pape et à tous les Cardinaux. Tous furent grandement édifiés de sa parole, leurs cœurs furent touchés et ils sentirent croître leur sympathie pour son Ordre.

Alors le bienheureux François dit au Souverain Pontife : « Seigneur, je suis ému de compassion à la pensée des soucis et des fatigues qu'il vous faut supporter sans cesse pour veiller sur l'Église de Dieu ; mais ce qui me couvre de confusion, c'est que vous ayez pour nous, pauvres petits Frères, tant de soin et de sollicitude. Alors que des gens de haute naissance, des riches et beaucoup de religieux ne peuvent avoir accès près de vous, nous

devrions être remplis de crainte et de trouble, nous, les plus pauvres et les plus méprisables des religieux, à la pensée que nous pénétrons jusqu'à vous, que nous franchissons le seuil de votre palais et que nous osons frapper à la porte du tabernacle qui renferme la puissance des Chrétiens. Aussi est-ce avec humilité et révérence que je supplie Votre Sainteté de daigner nous donner pour père Monseigneur l'évêque d'Ostie ici présent, afin que, aux heures difficiles, les Frères puissent recourir à lui, en sauvegardant toujours les droits de votre autorité suprême. »

La demande du bienheureux François fut agréée par le seigneur Pape, qui établit Monseigneur l'évêque d'Ostie grand protecteur de l'Ordre.

Fidèle au mandat reçu du seigneur Pape, le Cardinal se montra protecteur zélé et

prit en main la défense des Frères. Il écrivit à beaucoup de prélats qui les avaient persécutés de ne plus leur faire d'opposition, mais bien plutôt de leur donner aide et appui pour prêcher et s'établir dans leurs provinces. Car c'étaient, disait-il, de bons et saints religieux, approuvés par l'autorité du Siège apostolique. Nombre de cardinaux l'imitèrent et écrivirent dans le même sens.

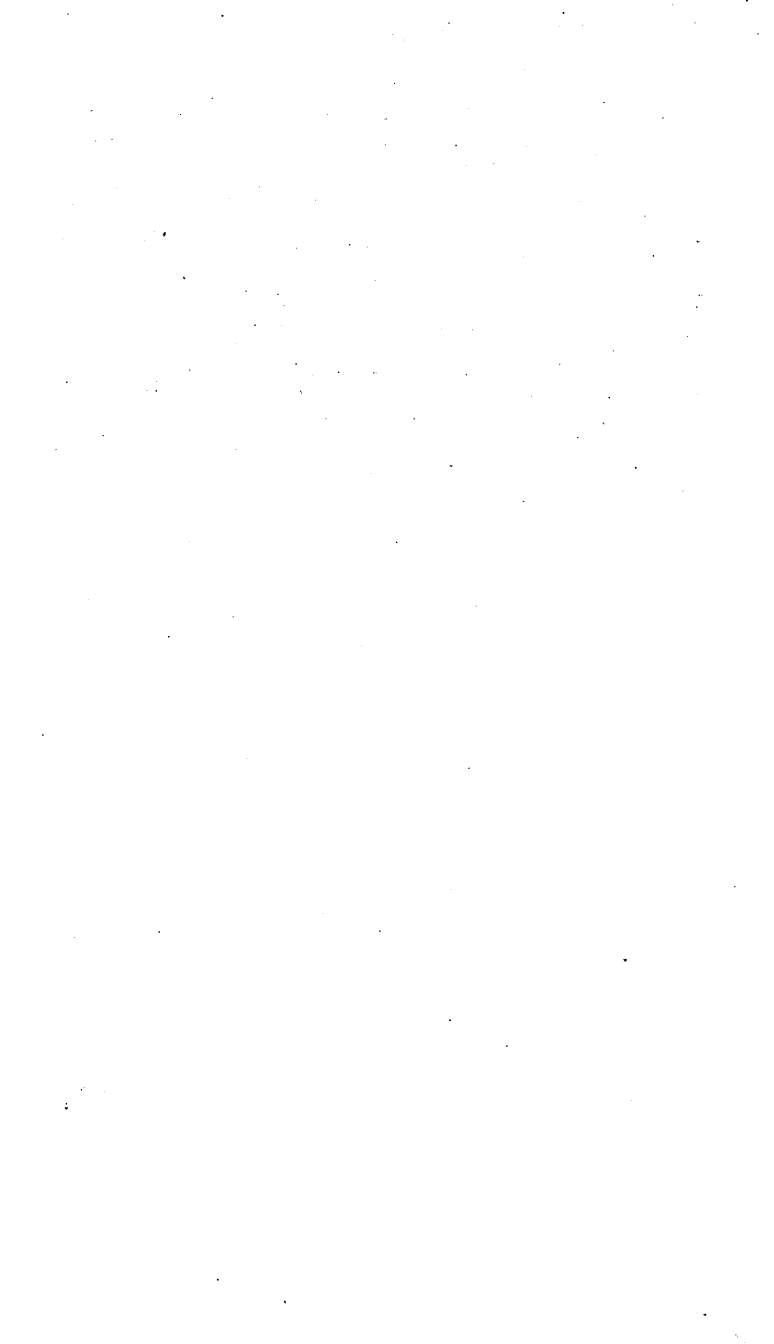
Donc, au Chapitre qui suivit ce voyage à Rome, le bienheureux François autorisa les Ministres à recevoir de nouveaux Frères dans l'Ordre, et il les envoya dans les provinces. Ils emportaient avec eux les lettres des Cardinaux et la Règle approuvée par la bulle apostolique. Et ainsi, les prélats, prenant connaissance des attestations que leur présentaient les Frères, leur accordèrent sans difficulté la permission de construire, d'habiter et de prêcher dans

leurs provinces. Les Frères se mirent à l'œuvre aussitôt.

Après avoir observé l'humilité et la sainteté de leur vie et prêté l'oreille à leurs suaves paroles qui touchaient les cœurs et les embrasaient de l'amour de Dieu et du désir de faire pénitence, beaucoup de gens vinrent les trouver et prirent avec ferveur et humilité le saint habit de l'Ordre.

Le bienheureux François, admirant la fidélité et l'attachement de Monseigneur d'Ostie à l'égard des Frères, avait pour lui, en retour, la plus profonde et la plus tendre affection. Comme il savait par une révélation de Dieu que ce Cardinal serait Pape, il le lui annonçait dans toutes les lettres qu'il lui adressait, en l'appelant le Père du monde universel ; il les commençait en ces termes : « Au Vénérable Père du monde entier dans le Christ. » De fait, peu de temps après, le seigneur Pape

Honorius III mourut, et ce fut Monseigneur d'Ostie qui fut élu Souverain Pontife, sous le nom de Grégoire IX. Il se montra, jusqu'à la fin de sa vie, le grand bienfaiteur et le défenseur des Frères, ainsi que de tous les religieux et spécialement des pauvres de Jésus-Christ. Aussi avons-nous des raisons de croire qu'il fait partie de l'assemblée des Saints.



XVII

DE LA TRÈS SAINTE MORT
DU BIENHEUREUX FRANÇOIS,
ET COMMENT,
DEUX ANS AUPARAVANT,
IL AVAIT REÇU LES STIGMATES
DU SEIGNEUR JÉSUS.

Vingt ans avaient passé depuis le jour où François, cet homme apostolique, s'était si étroitement uni au Christ Jésus. Après avoir imité la vie des apôtres et marché sur leurs traces, il eut la joie d'aller rejoindre le Seigneur, l'an 1226 de l'Incarnation, le dimanche 4 octobre.

Il obtenait enfin, après tous ses travaux, le repos éternel, et méritait d'aller jouir de la vision de Dieu. Un de ses disciples, renommé pour sa sainteté, vit l'âme de François, sous la forme d'une étoile d'une intense lumière, verser sur l'immensité des eaux la clarté du soleil, et, emportée par une petite nuée blanche, monter en droite ligne vers les cieux.

Il avait beaucoup travaillé à la vigne du Seigneur. Son zèle et sa ferveur avaient paru dans ses prières, ses jeûnes et ses veilles, dans ses prédications et ses voyages d'apostolat, dans sa sollicitude et sa compassion pour le prochain, dans son mépris pour lui-même, et cela, depuis le début de sa conversion jusqu'au jour où il remonta vers le Christ.

Il avait aimé Jésus de tout son cœur, et, l'âme sans cesse occupée de son souvenir, il l'avait loué dans toutes ses paroles et glorifié par la fécondité de ses œuvres. Son amour pour Dieu était si profond et si ardent que, lorsqu'il entendait prononcer son nom, il sentait son cœur se fondre dans sa poitrine : « Le ciel et la terre, s'écriait-il, devraient s'incliner au nom du Seigneur. »

La ferveur de cet amour et la fidélité de son cœur à garder le souvenir de la Passion

du Christ, le Seigneur voulut les révéler à l'univers. Par un privilège singulier, par une faveur exceptionnelle, il fit un miracle pour l'honorer dans sa chair pendant sa vie.

Un jour, l'ardeur de ses aspirations séraphiques l'emportait si bien vers Dieu qu'il parut comme transformé en Celui qui se laissa crucifier par excès d'amour. C'était à peu près deux ans avant sa mort, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, un matin qu'il priait sur le versant du mont Alverne. Tout à coup un séraphin lui apparut : il avait six ailes et portait entre ces ailes l'image d'un crucifié parfaitement beau, qui avait les mains et les pieds étendus en croix, et dont les traits rappelaient de toute évidence ceux du Seigneur Jésus. Deux ailes lui couvraient la tête ; deux autres voilaient le reste du corps, en descendant jusqu'aux pieds ; les deux dernières étaient déployées pour voler.

La vision s'évanouit; mais elle laissait dans son âme une admirable ferveur d'amour, et, chose plus admirable encore, on vit apparaître dans sa chair l'impression des stigmates du Seigneur Jésus. L'homme de Dieu cacha tant qu'il put ces stigmates jusqu'à sa mort, ne voulant pas dévoiler « le secret du Seigneur », mais il n'arriva pas à les dissimuler complètement à ses compagnons, du moins à ceux qui vivaient dans son intimité.

Après son heureux trépas, tous les Frères présents et un grand nombre de laïques purent constater sur son corps l'empreinte glorieuse des stigmates du Christ. Ils apercevaient dans ses mains et ses pieds, non la marque des clous, mais les clous eux-mêmes, formés de sa chair et nés dans sa chair, ayant la couleur sombre du fer. Son côté droit, qu'on eût dit transpercé d'une lance, était déchiré par la

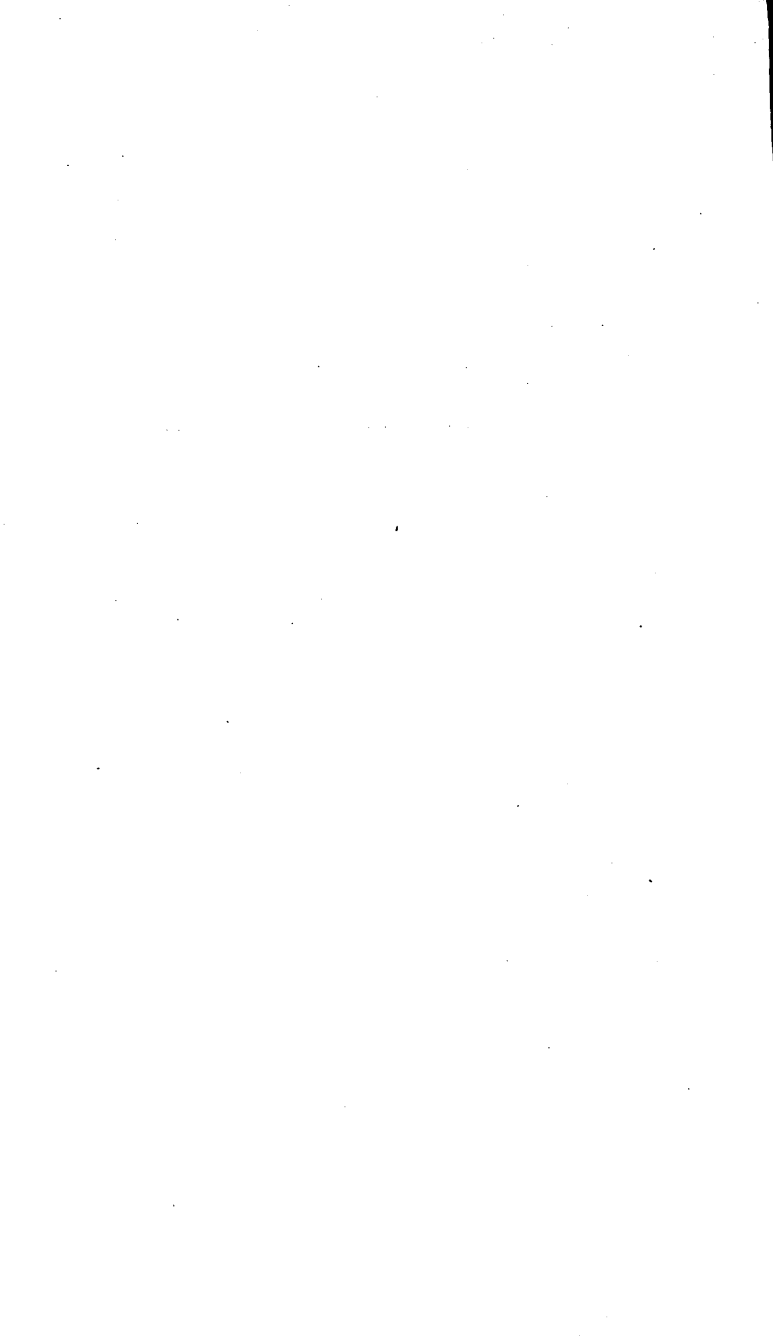
cicatrice rouge d'une blessure véritable et visible, d'où s'échappait même souvent, durant sa vie, un sang sacré.

La vérité indéniable de ces stigmates ne fut pas seulement démontrée par ceux qui les virent et les touchèrent pendant la vie du saint et à l'heure de sa mort, mais le Seigneur la manifesta plus clairement encore, depuis la mort du bienheureux François, par de nombreux miracles constatés en divers pays du monde.

Ces miracles transformèrent le cœur de beaucoup de gens qui n'avaient pas bien compris l'homme de Dieu et avaient mis en doute la réalité de ses stigmates ; ils les élevèrent à un tel degré de foi que ses détracteurs d'autrefois, grâce à la bonté divine et contraints par la vérité, devinrent ses plus fidèles admirateurs et les meilleurs apôtres de sa gloire.

XVIII

DE SA CANONISATION.



Déjà, dans diverses contrées du monde, des miracles nimbaient son front d'une lumière nouvelle, et l'on voyait accourir de toutes parts auprès de son tombeau ceux qui avaient reçu par son intercession de grandes et particulières faveurs de Dieu. C'est pourquoi le Pape Grégoire IX, après avoir consulté les Cardinaux et des Prélats nombreux, étudié et reconnu les miracles que le Seigneur avait opérés par l'intercession du bienheureux François, l'inscrivit sur la liste des saints et ordonna de célébrer solennellement sa fête le jour anniversaire de sa mort.

Ceci se passait à Assise, en présence

d'un grand nombre de prélats et d'une foule considérable de princes, de barons et de fidèles venus de tous les coins du monde, que le Pape avait convoqués pour ce jour solennel, l'année 1228 du Seigneur, la deuxième de son pontificat.

Puis le Souverain Pontife, qui avait beaucoup aimé le saint de son vivant, ne se borna pas à lui décerner le triomphe éclatant de la canonisation ; mais, quand on bâtit une église à l'honneur de saint François, il voulut en poser lui-même la première pierre. Puis il enrichit ce sanctuaire de privilèges sacrés et d'ornements d'un grand prix. Deux ans après la canonisation du saint, son corps vénérable, quittant sa première sépulture, y fut solennellement transféré. Le Pape envoya une croix d'or, enrichie de pierres précieuses, renfermant une relique de la Croix du Sauveur, des ornements, des

vases sacrés, et autres objets utiles au service des autels, ainsi que beaucoup de vêtements précieux pour les fêtes. Il exempta cette église de toute juridiction inférieure et décréta, en vertu de son autorité apostolique, qu'elle serait l'église principale et mère de tout l'Ordre des Frères Mineurs, comme en fait foi le privilège officiel promulgué dans une bulle que signèrent tous les Cardinaux.

Mais c'était bien peu de chose que d'accorder ainsi à l'homme de Dieu des honneurs purement matériels, si le Seigneur ne se servait plus de lui, après sa mort, maintenant que son âme vivait dans la gloire, pour opérer de nombreuses conversions et guérisons. De fait, beaucoup d'hommes et de femmes revinrent au Seigneur après sa mort et par son intercession. On vit même des grands et des nobles venir nom-

breux, avec leurs fils, prendre l'habit de l'Ordre, tandis que leurs épouses et leurs filles s'enfermaient dans les couvents des Pauvres Dames.

A leur exemple, beaucoup de savants et de lettrés, laïques ou clercs prébendés, méprisaient les voluptés du monde, renonçaient pour toujours à l'indifférence et aux convoitises terrestres, pour entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs. Chacun, selon la mesure de grâce accordée par le Seigneur, voulait régler en tout sa vie sur la pauvreté et les exemples du Christ et de son serviteur, le bienheureux François, afin de parvenir à la gloire du ciel.

CI FINIT LA VIE MERVEILLEUSE

DE NOTRE PÈRE

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS

TABLE

Avant-propos.	9
Lettre liminaire.	43
I. De la naissance du bienheureux François ; — de sa frivolité, de sa curiosité, de sa prodigalité ; et comment il parvint en- suite à la générosité et à la charité en- vers les pauvres	51
II. De sa captivité à Pérouse, et des deux vi- sions qu'il eut quand il voulait se faire chevalier	59
III. Comment Dieu le visita et remplit son cœur d'une douceur merveilleuse grâce à la- quelle François se mit à faire des pro- grès dans le mépris de soi-même et de	

toutes les vanités, dans l'oraison, l'aumône et l'amour de la pauvreté . . .	67
IV. Comment, à la rencontre des lépreux, il commença à se vaincre lui-même et à goûter de la douceur dans les choses qui auparavant lui étaient amères. . . .	77
V. Des premières paroles que lui adressa le divin Crucifié, et comment, depuis lors, il porta dans son cœur la passion du Christ jusqu'à sa mort	85
VI. Comment il échappa à la persécution de son père et de ses proches en se réfugiant chez le prêtre de cette église Saint-Damien par la fenêtre de laquelle il avait jeté de l'argent.	93
VII. Des grandes fatigues et afflictions qu'il supporta pour restaurer l'église Saint-Damien, et comment il entreprit la victoire sur lui-même en allant demander l'aumône.	107
VIII. Comment il entendit et comprit les conseils que donne le Christ dans son évangile, et changea aussitôt de costume pour revêtir un nouvel habit de perfection, au dedans comme au dehors.	119
IX. De la vocation de Frère Sylvestre et de la	

vision qu'il eut avant son entrée dans
l'ordre. 131

X. Comment il prédit à ses six compagnons
tout ce qui leur arriverait dans leurs
courses à travers le monde, et comment
il les exhortait à la patience. 143

XI. De l'admission de quatre autres Frères, de
la très ardente charité que les premiers
Frères avaient les uns pour les autres,
de leur zèle dans le travail et la prière,
et de leur parfaite obéissance. 157

XII. Comment le bienheureux François se ren-
dit avec ses onze compagnons à la cour
du Pape pour lui soumettre ses desseins
et faire approuver la règle qu'il avait
écrite. 167

XIII. De l'efficacité de sa prédication, de sa pre-
mière résidence, et comment il y vivait
avec ses Frères, et comment ils la quit-
tèrent. 181

XIV. Du chapitre qui se tenait deux fois par an
à Sainte-Marie de la Portioncule. 189

XV. De la mort de monseigneur Jean, le pre-
mier protecteur des Frères, et de l'élec-
tion de monseigneur Hugolin, évêque

d'Ostie, comme père et protecteur de l'ordre.	201
XVI. De l'élection des premiers ministres, et comment ils furent envoyés à travers le monde.	207
XVII. De la très sainte mort du bienheureux Fran- çois, et comment, deux ans auparavant, il avait reçu les stigmates du Seigneur Jésus.	219
XVIII. De sa canonisation.. . . .	227

NIHIL OBSTAT

PARISIIS DIE XV^a IUNII 1926

J. VERDIER CENS. DESIGN.

IMPRIMATUR

PARISIIS DIE XVI^a IUNII 1926

† ALFRIDUS, EPISC. HIMER. RECTOR

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DURAND A CHARTRES
le 9 Octobre 1926



POUR
L'ARTISAN DU LIVRE
2, RUE DE FLEURUS, 2
PARIS



BX 4700 .F66 1926	François d'Assise La legende des trois compagnons... 776507.
OCT 5 '25 DEC 6 '25	H. C. Spence ✓ 6755 Bishop St
JAN 5 '26 MAR 14 '26	Ray C. Petry Desk 121
JUN 23 '26	Ray C. Petry Desk 21
AUG 24 '26 SEP 22 '26	Ray C. Petry 7660
	2- 12004

UNIVERSITY OF CHICAGO



36 933 807